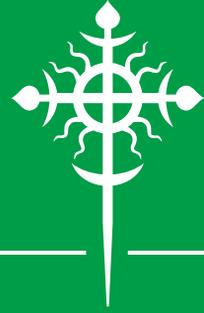


Cahiers LITUANIENS



N°10 - Automne 2009 - 10^e année



www.cahiers-lituaniens.org

Cahiers LITUANIENS

Revue en langue française sur la Lituanie

« Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »

Robert Schuman (1958)

N°10 / 2009

Strasbourg, automne 2009

Revue publiée avec le soutien de la
Fondation Robert Schuman (Paris)
et de «Lietuviškos knygos» (Vilnius).

Illustration de couverture :

Stanislovas Riauba, *Kaukė (Masque)*, 1965, h 51, LDM,
avec l'aimable autorisation de la *Lietuvos tautodailininkų sąjunga* (Vilnius).

Éditeur :

Association Alsace-Lituanie
4, place Arnold - 67000 Strasbourg
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Burin des Roziers, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Liudmila Edel-Matuolis,
Eglė Kačkutė-Hagan, Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre,
Guido Michelini, Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė,
Marielle Vitureau.

Crédits photographiques :
Stanislovas Riauba : p.4, 6, 12, 33

ISSN 1298-0021 (pour la revue)
ISBN 978-2-9521912-7-2 (pour le n°10)

Conditions d'abonnement : 1 an - 10 euros, 2 ans - 16 euros

© Alsace-Lituanie / Cahiers Litvaniens, 2009

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2009

Tous droits réservés

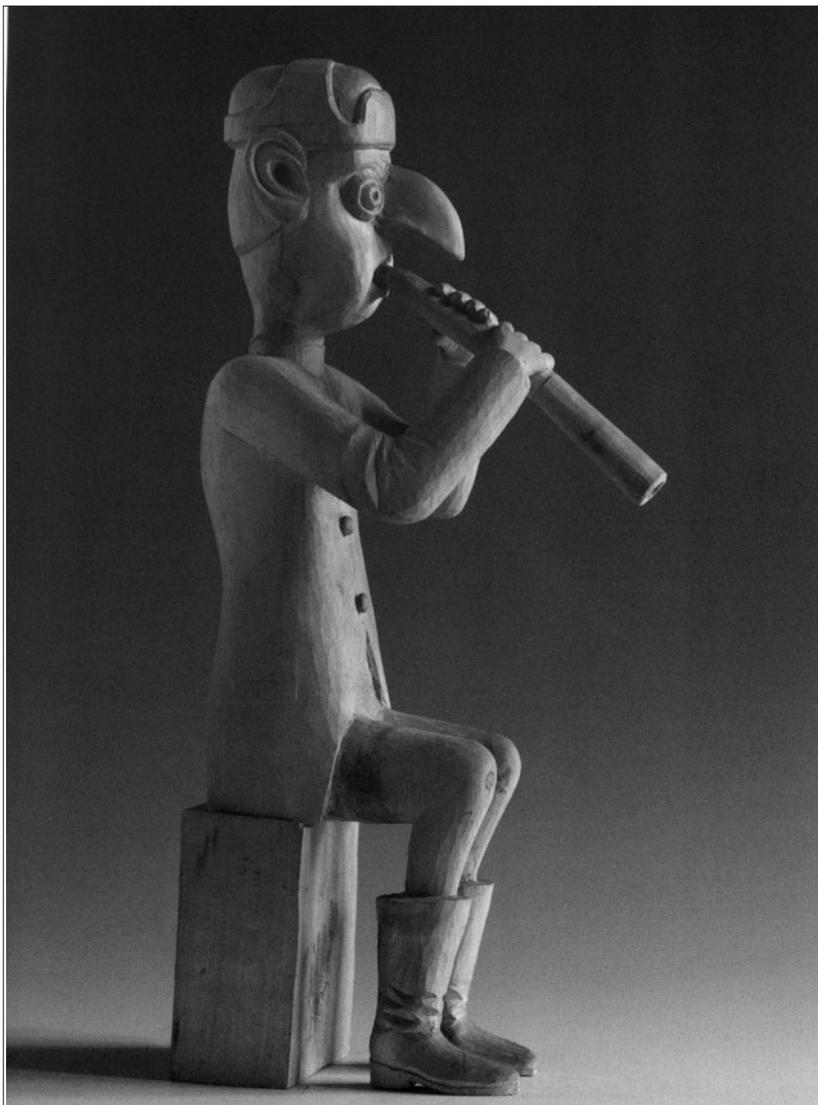
Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en France

www.cahiers-litvaniens.org

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
L'origine du nom de Lituanie et sa première mention dans les sources historiques	7
<i>par Zigmantas Zinkevičius, linguiste, professeur à l'Université de Vilnius et membre de l'Académie des sciences de Lituanie</i>	
L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius	13
<i>par Philippe Edel, vice-président de France-Lituanie</i>	
La maison Frank et l'intelligentsia de Vilnius au début du XIX^e siècle	23
<i>par Caroline Paliulis, comédienne, libraire en Lituanie</i>	
Konstanty Tyzenhauz (1786-1853) et l'ornithologie en Lituanie et en France	30
<i>par Piotr Daszkiewicz, docteur ès sciences, chargé de mission au Muséum national d'Histoire naturelle, Paris</i>	
Stanislovas Riauba, vie et œuvre d'un artiste populaire lituanien	34
<i>par Marija Kuodienė, historienne de l'art, Vilnius</i>	
Les Juifs de Lituanie à travers les livres en français	40
<i>Une bibliographie raisonnée</i>	
Aidas Marčėnas et Alvydas Šlepikas, deux poètes dans leur temps	49
<i>Présentation et sélection par Jean-Claude Lefebvre et Eglė Kačkutė-Hagan. Traduction des poèmes par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis.</i>	
Aidas Marčėnas :	
- Grįžtantis / Celui qui revient	
- Lietaus uždanga / Rideau de pluie	
- Metai be žiogo / Année sans sauterelle	
Alvydas Šlepikas :	
- Lopšinė motinai / Berceuse pour une mère	
- Blunkanti freska. Variantas / Fresque délavée. Variante	
Turinis lietuvių kalba - Summary in English	60



Stanislovas Riauba, *Vyras su dūdele (L'homme au fifre)*, 1969, h 47, LDM.

Éditorial

par Philippe Edel

Malgré la crise économique mondiale qui secoue la Lituanie avec une dureté particulière, trois événements à la symbolique forte marquent positivement le pays en 2009 : d'abord la commémoration du millénaire de la première mention historique du nom de Lituanie – en l'an 1009 dans les Annales de Quedlinbourg ; puis le 20^e anniversaire de la Voie Balte, cette célèbre chaîne humaine qui relia, le 23 août 1989, les 600 kilomètres entre les trois capitales baltes, afin de secouer le joug soviétique et d'exprimer à la face du monde leur désir de liberté et d'indépendance, exaucé deux ans plus tard ; enfin le label de « Capitale européenne de la culture » accordé cette année à Vilnius, projetant la Lituanie pour la première fois dans son histoire sur l'avant-scène artistique du continent. Le premier de ces événements, c'est-à-dire l'origine du nom de Lituanie, nous est expliqué ici par l'académicien et historien de la langue Zigmąs Zinkevičius, tant dans sa signification historique que linguistique.

L'étude des relations entre la Lituanie et la France est circonscrite dans ce numéro au XIX^e siècle. Deux textes ayant fait l'objet de communications lors du colloque organisé en juin 2008 au Centre culturel français de Vilnius détaillent l'influence française sur l'université et sur l'intelligentsia de la ville. Un autre texte sur le rôle du comte Konstąty Tyzenhauz (1786-1853) dans la naissance de l'ornithologie moderne en Lituanie et en France complète le thème.

Quant à l'âme lituanienne, elle a voulu être cernée ici par la présentation d'un de ces exceptionnels artistes populaires si typiques de cette nation encore si imprégnée des antiques traditions culturelles indo-européennes : Stanislovas Riauba. Les illustrations de couverture et des pages intérieures, ainsi que l'article de l'historienne de l'art Marija Kuodienė, permettent au lecteur de pénétrer dans son monde à la fois naïf et plein d'humour, primitif et fantastique.

Contrairement au thème de la Lituanie en général, une abondante littérature en langue française n'a cessé de paraître sur le judaïsme lituanien depuis la Seconde Guerre mondiale. Parmi elle, de nombreux essais, portraits, témoignages, récits, romans, recueils de poèmes. Il nous a paru utile d'en présenter ici une bibliographie cohérente et commentée, la plus complète possible.

Enfin, suite au succès de la parution simultanée du texte original de Maironis et de sa traduction dans le précédent numéro, nous réitérons l'expérience avec, cette fois, cinq poèmes de deux auteurs de la génération née dans les années soixante : Aidas Marčėnas et Alvydas Šlepikas.



Stanislovas Riauba, *Platelių ežero salos ragana* (*La sorcière de l'île du lac de Plateliai*), 1965, h 45, LDM.

L'origine du nom de Lituanie et sa première mention dans les sources historiques

par Zigmas Zinkevičius

Selon les sources historiques et la tradition orale, le nom de la Lituanie – *Lietuva* en lituanien – s'écrit avec trois racines différentes : *liet-* en lituanien, *lit-* en langues slaves et *leit-* en letton.

La racine lituanienne *liet-* se cache également dans les formes des écrits les plus anciens de l'allemand (*Lettownen*) et du latin (*Lethovia*, *Lettovia*, *Lettavia*). Il est fort probable que le nom de Lituanie, utilisé par les Estoniens, à savoir *Leedu* ou *Leedumaa* (*maa*: province, pays), soit issu de cette tradition. Même s'ils n'avaient pas de frontières communes, les Estoniens avaient dû découvrir le nom de Lituanie grâce aux contacts directs qu'ils entretenaient avec les Lituanien dès le XIII^e siècle, comme le relatent les chroniques de Henrik Latvis. Quant au nom finlandais *Liettua*, il est plus proche de la forme lituanienne *Lietuva* que le mot estonien *Leedu*(*maa*). Il semble cependant qu'il s'agisse d'un terme récent venu par les sources écrites.

Dans la tradition slave, *Aumōva* [*Litova*] est la plus ancienne forme mentionnée dans les chroniques de la Rus' de Kiev¹, avec la forme raccourcie *Aumba* [*Litva*], à comparer avec la graphie polonaise *Litwa*. Il s'agit de la version slave des formes lituanien *Lietuvā* et *Lētuvā* avec *i* à la place de *ie* et *ē* (du balte *ei*) qui montre l'origine très ancienne de cet ethnonyme. Les plus anciennes chroniques ruthéniennes mentionnent le nom de Lituanie (*Аумова*, *Аумба*) en 1040 lors de la campagne du grand-duc Iaroslav contre la Lituanie, en 1113 quand la Lituanie est mentionnée comme voisine de la Rus', en 1132 lors de la campagne du grand-duc Mstislav I^{er} et en 1187 dans le Dit de la Campagne d'Igor. Les formes issues de la tradition slave (avec la racine *i* à la place de *ie*) s'affirment progressivement dans les écrits allemands (*Litauen*) et latins (*Lituania*), pour se généraliser massivement dans de nombreux pays d'Europe ainsi que sur d'autres continents. À titre de comparaison, les pays slaves utilisent les mots *Aumba* [*Litva*] en russe et bulgare, *Aimba* [*Litva*] en biélorusse, *Litwa* en polonais, *Litva* en tchèque et slovaque. C'est également des Slaves que viennent le nom estonien dialectal *Litva-maa*² et le nom vietnamien *Litva* (ou



¹ La Rus' de Kiev fut le premier État slave oriental, dont les habitants furent appelés les Ruthéniens (NdT).

² Cf. Dictionnaire de F.J. Wiedemann.

Li-tuy-a-ni). Dans les pays germaniques, *Lit(h)auen* est utilisé en allemand, suédois, norvégien, danois, hollandais et *Lit(h)áuen*, *Lithaugaland* en islandais. Dans de nombreux autres pays, le nom de Lituanie est associé d'une manière ou d'une autre au mot latin *Lituania* ; comme par exemple, *Lituania* en italien, espagnol, roumain ; *Lituânia* en portugais, *Lit(h)uanie* en français, *Lithuania* en anglais, *Litvanija* (*Литва́нџија*) en serbe et croate, *Litvani* en albanais, *Litvani-maa* en estonien dialectal, *Litvania* en hongrois, *Litvanya* en turc et *Ritovaniya* en japonais – la consonne *l* n'existant pas en japonais.

Quant aux Lettons, ils utilisèrent depuis les temps les plus reculés les mots *leitis* pour dénommer le Lituanien, *leišti* au pluriel (aujourd'hui *lietuviētis*) mais *Lietava* pour la Lituanie. La forme lettone de *leitis*, pl. *leišos* « en Lituanie, chez les Lituanien(s) » comporte dans sa racine la diphtongue *ei*. Pour Janis Endzelyns, cette forme viendrait de la langue des Coures³. Le nom de Lituanie et des Lituanien(s) avec *ei* dans la racine était propre à la tradition lettone et ne s'étendit pas à d'autres langues. Hormis la Lettonie, cette forme semblait seulement être utilisée au sud de l'Estonie (*Leitte*)⁴.

La préhistoire du nom

À l'origine des trois graphies traditionnelles du nom de Lituanie (avec les racines *ie*, *i* et *ei*) se trouve la forme initiale lituanienne *Lietuvā* / *Lētuvā* (à partir de *Leituvā*). À quand remonte-t-elle ?

Il n'est pas simple de répondre à cette question. La langue lituanienne prend ses racines dans la partie méridionale du territoire des Baltes orientaux, proche des Baltes occidentaux – Prussiens et Yorvingiens. Contrairement à la partie septentrionale où les Baltes formèrent une couche linguistique plus récente sur un territoire peuplé par des populations finno-ougriennes, la partie sud était habitée par les Baltes orientaux depuis plusieurs millénaires, sans influence fennique notable. C'est pourquoi, dans ces terres, la langue balte changea peu et resta telle qu'elle fut avant la scission avec les Baltes orientaux du nord, vers le VII^e siècle. Le système vocalique et consonantique resta intact. Il ne subit pas la réduction des terminaisons des mots qui apparut plus tard, bien qu'étant beaucoup moins intense qu'au nord, comme pour le letton. Le système archaïque des déclinaisons et des conjugaisons fut maintenu, tandis que, là aussi, l'aire nordique connut une simplification intense. Ainsi, la scission linguistique au sein des Baltes orientaux doit être comprise comme l'éloignement progressif de la partie nordique par rapport à celle du sud, plus conservatrice et

³ Les Coures (ou Curoniens) furent un peuple balte implanté le long de la côte actuelle de la Lettonie et de la Lituanie. Leur pays devint la Courlande, aujourd'hui partie intégrante de l'État letton (NdT).

⁴ Cette forme est mentionnée dans la Grammaire de la langue estonienne de J. Gutsclaff, parue à Tartu en 1648. Il est fort probable que les Estoniens avaient emprunté cette forme de leurs voisins lettons. La grammaire de Gutsclaff désigne sous ce terme les « Polonais ». Le sud de l'Estonie ayant été sous domination de l'État polono-lituanien de 1582 à 1625, il était facile de confondre Lituanien(s) et Polonais.

dont la langue resta presque inchangée. L'aire sud des Baltes orientaux donna ainsi naissance à la langue lituanienne.

Alors que les Baltes orientaux du nord – Curoniens, Sémigaliens, Séloniens et Latgaliens (assimilés aux Lettons) – se sont éloignés du point linguistique des Baltes sud-orientaux et donc des futurs Litvaniens, on peut dater l'origine de la langue lituanienne bien avant la séparation d'avec la partie septentrionale (vers le VII^e s.). D'ailleurs, les archéologues ont exhumé des éléments de la culture matérielle propre aux Litvaniens datant du V^e siècle, dont certains remontent même aux II^e et III^e siècles. L'utilisation de leur nom devrait remonter au moins à cette époque-là, ce que démontre le nom slave de *Litva* (avec *i* dans la racine). Plus tard, avec la création de l'État lituanien et son expansion rapide sur l'ensemble des anciennes terres baltes, la signification du nom de Lituanie changea. Progressivement, il servit à dénommer, non seulement les terres ethniquement litvaniennes, mais aussi toutes celles qui furent rattachées à l'État lituanien, peuplées d'autres ethnies. Cet État prit le nom de grand-duché de Lituanie. Son périmètre varia selon les périodes historiques. À l'époque du grand-duc Vytautas, la Lituanie atteint son apogée, s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire, pour se réduire par la suite. Après l'Union de Lublin (1569), le nom de Lituanie – au sens étroit du mot – s'appliqua au territoire de cinq voïvodies, à savoir de Vilnius, Trakai, Minsk, Nowogrodek et Brest, et – dans le sens plus large du terme – inclut également trois voïvodies ruthéniennes, celles de Polotsk, Vitebsk et Mstislavl. Après le partage de la Pologne-Lituanie, le nom ne s'applique qu'à des territoires beaucoup plus petits ; à la place de l'ancien nom de grand-duché de Lituanie apparaissent ceux – au sens plus restreint – de Lituanie et de Biélorussie (*Gudija*).

L'influence du christianisme

La première mention du nom de Lituanie dans les sources historiques est liée à l'approche du christianisme vers la Lituanie (1009). Le christianisme tenta de pénétrer en Lituanie en provenance tant de l'est que de l'ouest : d'une part de Byzance avec les Slaves orientaux, d'autre part de Rome avec les Allemands et les Polonais. La première vague vint d'abord de l'Orient, plus d'un siècle avant le christianisme d'Occident. Cela explique que la plus ancienne terminologie ecclésiastique – avec les mots tels que église, carême, baptême, veillée de Noël, ainsi que les fêtes religieuses de Noël et de Pâques ou les prénoms chrétiens (*Povilas*,...) – a été indubitablement empruntée entre le X^e et le XII^e siècle chez les Slaves orientaux et précède donc largement la date du baptême officiel de la Lituanie (XIV^e s.). Les contacts directs et indirects entre Slaves et Litvaniens devraient remonter à des temps très anciens. Ils devraient précéder l'époque du baptême des Slaves orientaux eux-mêmes (X^e s.), comme en témoigne le nom slave *Litva*, avec la voyelle *i* issue de la diphtongue balte *ei* (*ie* par la suite). Les

Slaves devaient donc connaître ce nom avec sa diphtongue balte, soit à l'époque où ils disposaient eux-mêmes de diphtongues, soit à celle de la monophthongaison⁵ que l'on fait remonter aujourd'hui au IV^e siècle. L'ancienneté du nom est démontrée par l'éponyme letton *leitis* pour nommer un Lituanien dans lequel l'ancienne diphtongue *ei* reste intacte. Le nom de Lituanie est donc très ancien, connu et utilisé largement par les peuples voisins. Cependant, il ne se retrouve dans les sources historiques que beaucoup plus tard, seulement au moment de l'approche de la christianisation de la Lituanie par l'ouest.

Il convient de rappeler qu'au Moyen âge, la christianisation apporta le progrès et l'instruction tant en Europe de l'Ouest (au départ de Rome et des autres importants centres de culture occidentale) qu'à l'Est (de Constantinople et de l'empire byzantin). Elle permit l'essor de la culture matérielle et spirituelle des populations, dont la Lituanie païenne avait été exclue. La christianisation tardive du pays est la cause principale pour laquelle la langue lituanienne fut occultée par l'État lituanien, qui privilégia des langues appartenant à des nations déjà christianisées. Ainsi, la Lituanie utilisa officiellement jusqu'en 1697 comme langue écrite la langue slave liée au christianisme oriental et issue de l'ancien slavon d'Église. Le lituanien resta langue familiale et langue orale d'usage pour la société civile.

La première mention du nom de Lituanie

C'est l'approche du christianisme occidental vers la Lituanie qui est à l'origine de la plus ancienne mention du nom de Lituanie dans les sources historiques de l'an 1009. Cette mention, dont le millénaire est commémoré en cette année 2009, précède de près de trente ans celle apparue dans les chroniques ruthéniennes de l'an 1040. Il s'agit d'une inscription qui figure dans les Annales de Quedlinbourg, constituant la plus ancienne mention écrite du nom de Lituanie : *Saint Brunon, aussi appelé Boniface, archevêque et missionnaire, fut grièvement blessé à la tête par les païens, dans la onzième année de sa conversion, «in confinio Rusciae et Lituae» [«aux limites de la Ruthénie (ou Prusse ?) et de la Lituanie] et, avec 18 des siens, s'éleva au ciel le 9 mars.* L'événement décrit une des tentatives ratées de missionnaires occidentaux de baptiser des tribus baltes. Le nom de Lituanie mentionné dans cette description est présenté sous sa forme slave *Litva* (en latin, on écrivait à cette époque *Litua*, la lettre *u* marque la consonne *v*), la forme latine du génitif singulier étant *Lituae*. On peut donc constater que l'information a vraisemblablement été transmise au chroniqueur par l'intermédiaire de Slaves qui, comme nous l'avons vu, connaissent la Lituanie depuis longtemps. Dans les sources historiques qui relatent la mort de

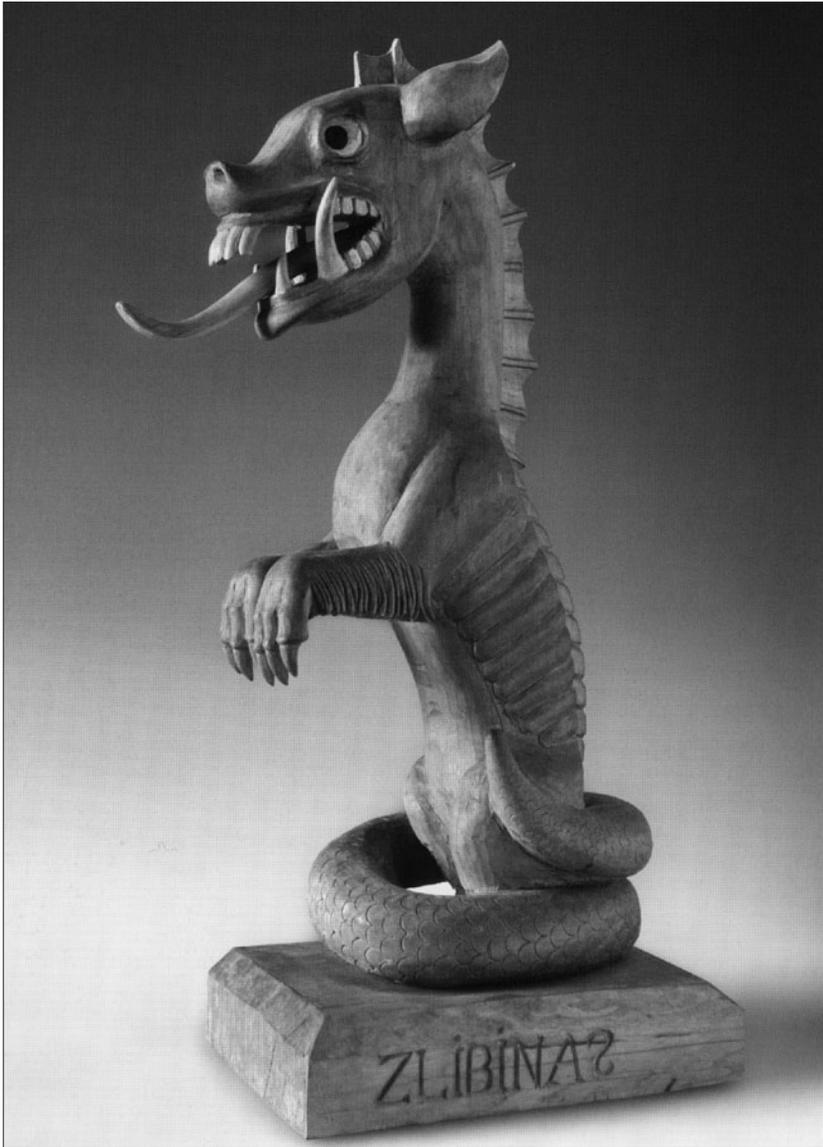
⁵ La monophthongaison désigne la transformation d'une diphtongue en monophthongue par assimilation réciproque de ses éléments (NdT).

saint Brunon sont également mentionnés les noms de deux nobles du pays, à savoir le prince Netimeras (*Nethimer*) et son frère Zebedenas (*Zebeden ou Zebedem*). S'agit-il de Baltes occidentaux (Prussiens, Yotvingiens) ou orientaux (Lituanien) ? Leur ethnie ou origine fait l'objet d'interprétations divergentes. Traditionnellement, il était considéré que l'événement décrit avait eu lieu à la frontière entre le territoire des Prussiens (Yotvingiens) et la Lituanie. Aujourd'hui, certains penchent plutôt pour un déroulement en Lituanie même. Pourtant, d'une part, on ne trouve aucune composante de ces noms dans l'anthroponomie lituanienne, mais plutôt dans celle des Prussiens et des Yotvingiens⁶. D'autre part, le lieu de la mort de saint Brunon indiqué dans les sources est situé près de la rivière *Alstra*. Il est vrai qu'une rivière dénommée *Aitra* (*Jatra* sous forme slave) coulait à la jonction des terres des Yotvingiens, des Lituanien et Slaves orientaux. Elle aurait pu être assimilée à *Alstra* (déformée dans la source), qui se trouvait dans les terres des Yotvingiens, non loin de Lituanie. Ces données montrent plutôt que saint Brunon périt en territoire yotvingien, proche des terres des Prussiens et des Lituanien. Notons par ailleurs que cet événement perdure dans la mémoire des gens de cette région. Ainsi, dans la Mazurie voisine, ancienne terre des Yotvingiens aujourd'hui en Pologne, près du lac Niegocin, aussi dénommé Šventaitis en lituanien, une croix fut érigée il y a environ cent ans sur une colline pour, semble-t-il, commémorer le lieu de la mort de saint Brunon. Près de ce site, dans la petite ville voisine de Giżycko (anciennement *Lötzen* en Prusse), une église est consacrée à saint Brunon. Rappelons que les Annales de Quedlinbourg situent bien le lieu de la mort du saint à la frontière entre la *Litua* et la *Ruscia*. Donc, ce n'est pas « en » Lituanie ! Par ailleurs, *Ruscia* est vraisemblablement la transcription incorrecte pour *Pruscia* (la Prusse), car les Lituanien habitèrent longtemps entourés d'autres tribus baltes et n'auront des confins avec les terres de Ruthénie que beaucoup plus tard.

En conclusion, on peut supposer la réalité suivante : l'archevêque Brunon accomplissait une mission d'évangélisation auprès de la tribu balte des Yotvingiens sous le règne du prince Nethimer, dans le voisinage direct de la Lituanie, lorsqu'un événement tragique lui coûta la vie. Les Yotvingiens étaient les Baltes occidentaux les plus proches des Prussiens, vivant en principicules sans former un État commun. C'est dans un de ces domaines, à proximité des terres ethniques lituanien, que la mission de saint Brunon tourna au désastre, permettant indirectement la première mention écrite du nom de la Lituanie.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

⁶ Cf. G. Iešmantas, *Kur ieškoti Netimero žemės ? (Où chercher la terre de Nethimer ?)*, Lietuvos aidas, 17.VII.2003.



Stanislovas Riauba, *Slibinas (Le dragon)*, h50, LLKC.

L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius

par Philippe Edel

Au début du XIX^e siècle, Vilnius¹ est une ville en pleine expansion. De 17 500 habitants en 1796, elle atteint les 56 300 en 1811 et est devenue la troisième ville de l'Empire russe. Ce développement est largement dû aux nouvelles fonctions administratives de la cité, à la concentration en ses murs de nombreuses résidences nobiliaires et à l'essor des activités manufacturières et commerciales de la région. Vilnius est alors aussi à la croisée des sciences et des arts en Europe. Le moteur de ce rayonnement est sans conteste son université, qui est la première de Russie en nombre d'étudiants, avant celles de Dorpat/Tartu ou de Moscou. Elle forme 278 étudiants en 1808, 893 en 1824, 1 321 en 1830. Au sein de l'université, la faculté de médecine est la plus importante et la plus prestigieuse. Ainsi, le prince Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861)², curateur de l'université, écrivait en 1824 que, « *parmi toutes les facultés ou branches d'études qui composent l'université de Vilna, celle qui s'est le plus rapprochée d'une perfection désirable, c'est la faculté de médecine.* »³

C'est dans ce contexte que se situe l'âge d'or des médecins français à l'université de Vilnius, période qui s'étale sur un demi-siècle – entre 1774 et 1824 – et qui est ponctuée par des événements historiques majeurs, tels que le dernier partage de la Pologne-Lituanie en 1795 avec l'annexion de Vilnius à l'empire russe et la campagne de Russie de Napoléon en 1812. Par ailleurs, deux décisions importantes, l'une prise à Rome, l'autre à Saint-Petersbourg, marquent chacune une rupture majeure pour l'université de Vilnius durant cette période : d'une part, la suppression de la Compagnie de Jésus décidée en 1773 par le pape Clément XIV; et d'autre part, la grande réforme de l'enseignement décidée par le tsar Alexandre I^{er} en 1803.

La décision du pape a une forte incidence en Pologne-Lituanie, car l'ensemble du système scolaire et universitaire y est administré par l'ordre jésuite qui l'a créé lors de la Contre-réforme, au XVI^e siècle. Pour pallier le vide ins-

¹ Fondée au XIV^e siècle par le grand-duc de Lituanie Gediminas comme capitale de son Etat, Vilnius fit partie de l'Union polono-lituanienne jusqu'en 1795, de l'Empire russe jusqu'en 1918, de la République de Pologne jusqu'en 1939, et de l'URSS jusqu'au rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990. Elle fut appelée « Vilna » en France jusqu'au début du XX^e siècle.

² Homme d'État, écrivain et diplomate polonais, le prince Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861) fut président du Conseil des ministres de la Russie impériale et ministre des Affaires étrangères du Tsar de 1804 à 1806, curateur de l'université de Vilnius de 1803 à 1824. Président du gouvernement national polonais (1830), il partit en exil en France où il vécut à l'hôtel Lambert à Paris. Il est enterré à Montfermeil près de Meaux.

³ Cité dans l'ouvrage de Daniel Beauvois en référence bibliographique à la fin de l'article.

titutionnel causé par cette décision, le chancelier du grand-duché de Lituanie Joachim Chreptowicz (1729-1812) crée une instance originale, la Commission de l'Éducation Nationale (*Komisja Edukacji Narodowej*), dont il confie la présidence à l'évêque de Vilnius, Ignacy Massalski (1729-1794). En 1781, l'université de Vilnius, dont la tutelle est assurée par cette Commission, prend alors le nom de *Schola Princeps*, qu'elle garde après l'annexion à l'Empire russe en 1795.

Quant à la réforme du système de l'enseignement voulue par le tsar Alexandre I^{er}, elle transforme en 1803 la *Schola Princeps* en Université impériale, avec un statut comparable à celui des cinq autres universités de l'Empire⁴. Désormais placée sous la tutelle d'un curateur nommé par le tsar, l'université de Vilnius assure alors elle-même la mission de la Commission de l'Éducation Nationale et dirige à ce titre tous les autres établissements d'instruction répartis dans les huit gouvernorats lituaniens et ruthéniens de Vilnius, Grodno, Minsk, Moguilev, Vitebsk, Kiev, Volhynie et Podolie, soit un territoire peuplé de près de neuf millions d'habitants. L'influence de l'université de Vilnius est alors considérable.

Revenons à 1773. Quand l'université est sécularisée cette année-là, parmi les nouvelles disciplines qui y sont introduites figurent les sciences naturelles. Il est ainsi décidé de créer un collège de médecine. L'évêque Massalski, en tant que président de la Commission de l'Éducation Nationale, demande à son médecin personnel, le Français Nicolas Regnier, de constituer l'embryon de cette faculté et le nomme en 1775 professeur d'anatomie et de chirurgie, avant même la création de la faculté. Il est ainsi le premier des sept médecins français ou d'origine française qui marqueront l'essor de cette discipline, à côté d'universitaires polonais, allemands ou italiens – souvent tout aussi francophones – en y apportant leurs connaissances et leurs expériences acquises – en France ou ailleurs en Europe – comme nous verrons plus loin.

Nicolas Regnier (1723-1800)⁵ est né à Strasbourg, alors ville royale libre de France. Fils d'un officier d'artillerie en poste à la citadelle de la ville, il fait ses études de médecine à l'université de Strasbourg qui est aussi renommée en France pour sa faculté de médecine que celles de Paris et de Montpellier, notamment par la qualité et la variété de ses enseignements. C'est à Strasbourg qu'est d'ailleurs créée en 1728 la première école d'accou-

⁴ Dorpat/Tartu, Moscou, Saint-Petersbourg, Kharkiv, Kazan.

⁵ Certaines sources polonaises et lituaniennes (*Słownik bio-bibliograficzny dawnego uniwersytetu Wileńskiego*, Wilno, 1939. *A short history of Vilnius university*, Leidykla Mokslas, Vilnius, 1979. *Tabytų Lietuvos encyklopedija*, Vilnius 1987. *Polski Słownik Biograficzny*, Polska Akademia Nauk, 1987 et le site web de l'université de Vilnius : <http://www.mokslasvu.mb.vu.lt>, 2008.06.30) font naître Nicolas Regnier en 1746 (au lieu de 1723), ce qui est inexact comme l'atteste son acte de baptême déposé aux archives de la ville de Strasbourg, consulté par l'auteur du présent article.

chement en Europe par Jean-Jacques Fried (1689-1769) qui est considéré comme le « père de l'obstétrique moderne ». Ce modèle novateur est repris dans toute l'Europe, dès 1751 à Londres, puis à Berlin et Saint-Petersbourg. C'est un contemporain strasbourgeois de Regnier, Jean-Georges Roederer (1726-1763), qui fonde à Göttingen la première clinique obstétricale d'Europe. Après l'obtention de son doctorat, Regnier exerce comme médecin et nous le retrouvons, dès 1755, au service de l'évêque Massalski. Pour lui qui n'a jamais enseigné, le projet de créer une école de médecine est donc un énorme défi. Il lui faut six années pour le concrétiser. C'est en 1781 seulement qu'un bâtiment, situé dans la cour du n°22 de la rue Didžioji, est entièrement affecté au *Collegium medicum*. L'immeuble comprend deux salles de cours, un théâtre anatomique, un musée anatomique, plusieurs cabinets pour travaux pratiques, un terrain pour le jardin botanique, et plusieurs appartements pour les professeurs. La cérémonie d'ouverture officielle du collège se tiendra le 24 novembre 1781, en présence des plus hautes autorités de la ville, et des cinq premiers professeurs, dont trois Français. L'année « 1781 » figure encore aujourd'hui dans le logo de la faculté. Chargé au départ de la chaire d'anatomie et de chirurgie, Regnier s'intéresse particulièrement à la chirurgie et surtout à l'obstétrique, spécialité strasbourgeoise comme on l'a vu. À partir de 1781, il prend en charge deux nouvelles chaires : celle de médecine théorique et celle d'obstétrique. C'est lui qui introduit vraiment cette dernière discipline en Lituanie. Il fonde aussi cette année-là le premier service d'accouchement en Lituanie, à l'hôpital Saint-Roch de Vilnius. Dans les dictionnaires lituaniens, il est d'ailleurs généralement présenté comme *gydytojas akušeris* (médecin accoucheur). Il doit pourtant lutter contre de nombreuses oppositions, dont notamment celle du clergé, qui voyait d'un mauvais œil des hommes pratiquer les accouchements, et celle des barbiers-chirurgiens, qui y voyaient une nouvelle concurrence, leur profession n'étant pas encore séparée de celle des chirurgiens.

Dès l'été 1777, en accord avec Massalski, Regnier part en France recruter un professeur d'anatomie et de chirurgie afin de le seconder. Il rencontre à Paris **Jacques Briotet** (1746-1819), qui exerce à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu comme dissecteur et préparateur anatomique. Originaire de Thorey en Bourgogne, il accepte de le rejoindre à Vilnius, où Briotet exerce d'abord les mêmes fonctions. En 1780, il est nommé prosecteur⁶ par la Commission de l'Éducation Nationale, puis obtient le grade de docteur en médecine et chirurgie ce qui lui permet alors d'exercer comme professeur de chirurgie pratique.

⁶ Le prosecteur est une personne chargée de la préparation d'une dissection en vue d'une démonstration, d'ordinaire dans une école de médecine ou un hôpital. Le prosectorat est le nom donné à la charge universitaire dévolue à cet assistant de l'anatomiste.

Doté d'une forte capacité de travail, il est rapidement apprécié, tant comme pédagogue que comme praticien. À Vilnius, il crée le premier fonds du musée anatomique. En 1788, il fait publier son *Discours préliminaire sur la chirurgie pratique*. Il devient membre correspondant de la Société de médecine de Paris en 1805 et contribuera à la création de celle de Vilnius. En 1806, à l'époque de l'Université impériale, il participe à la fondation de la clinique chirurgicale. Briotet, tout comme Regnier, consacrera toute sa vie à l'université de Vilnius, où ils mourront tous deux.

Un troisième Français vient rejoindre Nicolas Regnier et Jacques Briotet à Vilnius en 1781 comme professeur de sciences naturelles : **Jean-Emmanuel Gilibert** (1741-1814). Né près de Lyon, il fait ses études de médecine à Montpellier. Après son doctorat, il ouvre un cabinet à Lyon et s'implique dans la vie culturelle et politique locale. Nommé professeur d'anatomie et de botanique au Collège de médecine de Lyon en 1768, il étudie la flore lyonnaise et fonde un jardin botanique. Mais cette opération le ruine et c'est ainsi qu'il accepte en 1775 l'invitation du prince Antoni Tyzenhauz, gouverneur de la région de Grodno, qui souhaite moderniser cette partie méridionale et rurale du grand-duché. Pendant les huit années qu'il passe à Grodno, Gilibert y crée une école de médecine, un hôpital, une pharmacie, un cabinet anatomique et un jardin botanique. L'école réunit pourtant peu d'étudiants, de 12 à 15, essentiellement des enfants de paysans dont les études sont prises en charge par le prince, qui est aussi le trésorier de la cour du grand-duché. Les activités développées par Gilibert étant assez onéreuses, le chancelier Joachim Chreptowicz lui propose de les transférer en 1781 à Vilnius, où le *Collegium medicum* dispose enfin de locaux. Le transfert, de Grodno à Vilnius, des collections et des plantes réunies par Gilibert nécessitera – dira-t-on – près de 78 chariots. Pendant trois ans, Gilibert enseigne à Vilnius la minéralogie, la botanique, la zoologie et la pharmacologie. S'appuyant sur le résultat de ses recherches sur la flore et la faune de la région, il fait paraître à Vilnius sa célèbre *Flora Lithuanica* où il décrit 112 espèces, ainsi que deux autres ouvrages savants. Il est l'un des premiers auteurs à avoir comparé la nature du nord de l'Europe avec celle des hautes montagnes. Il est aussi probablement le premier à avoir élevé des bisons d'Europe, anticipant les recherches de Bojanus quelques années plus tard. Il s'intéresse enfin aux ours, animal mieux connu en Lituanie que dans le reste de l'Europe, et vérifie, lors de son séjour, les informations qui circulent alors en France au sujet du plantigrade. Il confirme l'attrait des ours pour le miel, ainsi que leur capacité à nager. Mais il réfute par contre la présence d'ours blancs en Lituanie, erreur généralement commise dans les écrits naturalistes de l'époque, sous prétexte qu'il y avait souvent des peaux d'ours blancs devant les lits des nobles. Il confirme également la longue tradition de dressage et de spectacles d'ours

en Lituanie. En 1783, il décide de retourner à Lyon, où il exerce comme médecin à l'Hôtel-Dieu, puis, lors de la Révolution, il se lance dans la politique. Girondin, il est élu maire de Lyon en 1793, puis, récusé, anime la résistance lyonnaise à Robespierre. Gilibert ne reviendra plus en Lituanie mais il fera preuve jusqu'à sa mort en 1814 d'un profond attachement au grand-duché.

Pendant ce temps, l'école de médecine de Vilnius s'ouvre à de nouvelles disciplines. En 1783 est introduit l'enseignement de la physiologie et de la chirurgie théorique, puis de la pathologie et de la chimie. En 1797, l'école se transforme en faculté de médecine, avec six chaires : chimie, anatomie & physiologie, pathologie & pharmacologie, chirurgie théorique & obstétrique, chirurgie pratique, sciences naturelles, auxquelles se rajoutent en 1799 celles de thérapie et de médecine clinique. En 1785, le premier titre de docteur est conféré à un étudiant français, Charles Virion (Karolis Virionas), puis en 1793 à Auguste Bécu.

Bien que d'origine française, **Auguste Bécu** (1771-1824) est né à Grodno où son père est inspecteur des manufactures du prince Antoni Tyzenhauz. Après avoir étudié à l'école de médecine de Gilibert à Grodno, il suit son professeur à Vilnius où il obtient le grade de docteur. À partir de 1797, il exerce comme assistant à la chaire de pathologie, puis comme professeur et enseigne la pathologie et l'hygiène. Il écrit la première monographie sur la vaccination et contribue à la création, tant de la Société de médecine de Vilnius en 1805 qu'à celle de l'Institut de vaccination de l'université en 1808. Notons qu'en 1818 Auguste Bécu épouse la veuve d'un professeur de littérature de l'université, Euzebiusz Slowacki, et déjà mère du jeune Juliusz. Celui-ci deviendra un des plus célèbres poètes lituaniens de langue polonaise. C'est d'ailleurs chez Auguste Bécu à Vilnius que Juliusz Slowacki rencontrera pour la première fois en 1822 le poète Adam Mickiewicz, qui deviendra encore plus célèbre que lui. Auguste Bécu meurt en 1824 à Vilnius et est enterré au cimetière Rasy.

Dans cette galerie de portraits, venons-en aux deux célèbres Frank : Jean-Pierre (ou Johann Peter) le père et Joseph le fils. **Jean-Pierre Frank** (1745-1821) est né dans la petite ville de Rodalben, aujourd'hui dans le Palatinat, à 15 km de la frontière française sur la rive gauche du Rhin, à l'époque dans le baillage de Gräfenstein du Margraviat de Baden. Son grand-père paternel était un fournisseur français des armées qui fut tué dans la région lors de la Guerre de succession d'Espagne. Comme ses parents le destinent à la prêtrise, Frank fait d'abord ses études chez les Piaristes de Rastatt (pays de Bade), puis chez les Jésuites de Bockenheim (Bouquenom, actuellement Sarre-Union en Alsace, à l'époque dans le duché de Lorraine qui ne devint français qu'en 1766). À partir de 1761, il étudie la philosophie, toujours en Lorraine, d'abord à Metz, puis à Pont-à-

Mousson, pour ensuite se tourner vers la médecine qu'il étudie à Heidelberg et à Strasbourg, chez les célèbres professeurs Spielmann et Lobstein (chacun ayant donné son nom à une rue de Strasbourg). Après avoir commencé à exercer à Bitche en Lorraine, il est médecin à la cour de Rastatt, où est né son fils Joseph. En 1779, il publie le premier tome de l'ouvrage qui contribuera le plus à sa réputation, son fameux *Système complet de police médicale* [Mannheim – le 6^e et dernier tome paraîtra 40 ans plus tard, en 1819 à Vienne]. En 1784, il est invité à enseigner à Göttingen qu'il quittera l'année suivante pour l'université de Pavie où lui est proposé un poste de professeur et de directeur des études médicales. L'université de Pavie est alors une des plus anciennes et des plus prestigieuses d'Europe. Il y reste 10 ans où il forme toute une génération de médecins qui essaient à travers tout le Saint Empire et l'Europe. Sa réputation de clinicien et d'organisateur incite l'empereur Joseph II à lui confier en 1795 la direction de l'hôpital général de Vienne, tout en lui permettant de continuer à enseigner la médecine clinique à l'université de la capitale impériale. Il y fonde le musée d'anatomie pathologique qui, en moins de 10 ans, devient le premier d'Europe. Réputé être un des meilleurs médecins de son temps, Frank est victime d'intrigues, notamment de la part du médecin personnel du nouvel empereur, ce qui l'incite à accepter, en 1804, l'invitation de l'université de Vilnius de prendre en charge la chaire de clinique et de thérapie spéciale et d'y fonder la clinique universitaire. Il y fait adopter un *Plan pour l'organisation* de la faculté de médecine, sur le modèle de Pavie, approuvé par le ministre de l'Instruction publique du tsar et mis en œuvre en trois mois, « *là où en Autriche, écrit son fils dans ses Mémoires, trois ans n'auraient pas suffi* ». Il professe pendant près d'un an à Vilnius où il marque l'enseignement de son empreinte avant d'être appelé à Saint-Pétersbourg comme médecin personnel du tsar Alexandre I^{er} et comme recteur de l'Académie médico-chirurgicale impériale. Après trois ans dans la capitale russe où il ne supporte pas le climat, il revient à Vienne en 1808. Napoléon le convoque à Schönbrunn en 1809 pour lui proposer un poste à Paris, mais il décline l'offre. Médecin de Beethoven, il passe le reste de ses jours à Vienne où il meurt en 1821.

Le destin de son fils, **Joseph Frank** (1771-1841), est plus intimement lié à Vilnius. Né à Rastatt, il suit les cours de médecine de son père à Pavie puis à Vienne, où il commence à enseigner et exerce comme Premier médecin de l'hôpital. En 1802-1803, alors qu'il est déjà bien connu pour ses travaux scientifiques, il fait un « voyage d'instruction » en France (Strasbourg, Paris), Angleterre (Londres, Oxford, Cambridge, York, Birmingham), Écosse (Edinburgh, Glasgow) et Allemagne du nord (Kiel, Hambourg, Berlin) où il rencontre les plus éminents médecins et professeurs de l'époque et visite hôpitaux et établissements de soins. Durant ce périple, il

est élu membre associé ou correspondant de différentes sociétés savantes, à Strasbourg, Paris, Londres, etc. En 1804, il part à Vilnius pour la chaire de pathologie, en même temps que son père, dont il reprend une partie des activités à son départ en 1805 pour Saint-Pétersbourg. Il y dirige le département de pathologie ainsi que le musée d'anatomie pathologique. Il crée avec Bécu l'institut de vaccination, premier établissement du genre en Europe, puis une maternité et une clinique ambulatoire. Avec plusieurs professeurs de la faculté et médecins de ville, il prend l'initiative de créer la Société de médecine de Vilnius, la première de ce type en Pologne-Lituanie. Avec son épouse Christiane Gerhardy, soprano de talent et admiratrice enthousiaste des compositions de Beethoven, Joseph Frank prend une part active dans la vie culturelle de la ville et organise de fréquentes soirées musicales, notamment en l'honneur de Beethoven, pour financer ses actions de soins des nécessiteux de la ville⁷. Il quitte Vilnius en 1824 pour s'installer en Italie où il meurt quelques années plus tard.

Le dernier personnage de notre galerie de portraits est **Louis Henri Bojanus** (1776-1827). Il est né en 1776 à Bouxwiller, petite ville française du nord de l'Alsace et alors capitale du comté de Hanau-Lichtenberg. Bojanus y passe son enfance et fait ses études secondaires au collège de la ville jusqu'à la Révolution française. En 1793, la Terreur fait fuir sa famille qui se réfugie à Darmstadt où il poursuit ses études. Docteur en médecine et en chirurgie de l'université d'Iéna, il se spécialise en art vétérinaire. De 1801 à 1803, il visite les plus célèbres écoles vétérinaires d'Europe, à Paris-Alfort, Londres, Hanovre, Vienne, Dresde, Berlin et Copenhague. Cette expérience lui inspire un ouvrage qui lui apporte une première notoriété et lui vaut d'être accepté en 1803 pour enseigner dans la nouvelle Université impériale de Vilnius. Il y enseigne l'art vétérinaire, puis l'anatomie comparative qu'il introduit en Pologne-Lituanie et en Russie. En 1819, il publie à Vilnius la première étude sur les tortues en Europe, *Anatome Testudinis Europaeae*, comprenant notamment 40 planches et plus de 200 illustrations. Pour réaliser cet ouvrage majeur de l'herpétologie moderne qu'il édite à ses frais, il fait venir à Vilnius graveur et matériel d'impression et crée ainsi le premier atelier de lithographie en Lituanie. Lors de ses recherches, il découvre aussi le rein chez les mollusques bivalves, dit depuis « organe de Bojanus ». Naturaliste, il s'intéresse par ailleurs à ces animaux mythiques que sont l'aurochs et le bison, très présents dans les légendes et la toponymie de Lituanie. Ses travaux sur ces deux bovins sauvages, dont il démontre scientifiquement les différences, lui valent l'honneur de figurer dans la taxinomie universelle : la classification des espèces cite en effet le « *bos pri-*

⁷ Cf. l'article de Caroline Paliulis, *La maison Frank et l'intelligentsia de Vilnius au début du XIX^e siècle*, dans ce numéro des Cahiers Lituaniens.

migenius Bojanus 1827 » (aurochs) et le « *bison priscus Bojanus 1827* » (bison des steppes). Membre correspondant de plusieurs académies et sociétés savantes, Bojanus entretient des relations étroites avec des scientifiques en Russie et à l'étranger, et notamment avec le célèbre Georges Cuvier, le « père de la paléontologie », alors directeur du Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Gravement malade, il quitte sa chaire et Vilnius en 1824 pour Darmstadt où il meurt trois ans plus tard.

Bojanus et Frank quittent donc Vilnius l'année où Bécu meurt et ils ne seront pas remplacés par des Français. C'est la fin de notre « âge d'or ». Il est vrai que la relève est difficile car les universités en France ont été supprimées en 1793 par la Révolution. La vénérable université de Paris disparaît ainsi dès cette année-là, tout comme à Strasbourg, deuxième ville académique de France, les deux universités, catholique et protestante. Pendant près de 15 ans, tout l'enseignement supérieur en France est resté désorganisé. Les révolutionnaires privilégient l'organisation d'Écoles supérieures spéciales sans autonomie, à l'origine du développement des Grandes Écoles, particularisme français encore aujourd'hui. Ce n'est qu'en 1808 qu'est fondée une unique Université de France qui dispose du monopole universitaire et qui s'organise autour d'académies régionales, à raison d'une par ressort de cour d'appel, régies chacune par un recteur et en charge de l'ensemble de l'enseignement public – facultés, lycées, collèges, écoles primaires. Les universités de plein droit ne seront rétablies dans les villes françaises qu'avec la loi Liard de 1896, à l'exception de celle de Strasbourg, qui est rétablie dès 1872 suite au rattachement de l'Alsace à l'Empire allemand en 1871. Parallèlement, ce sera au tour de l'université de Vilnius d'être fermée en 1832, après l'insurrection polono-lituanienne de 1831.

Revenons à nos sept Français ; on aura observé qu'ils étaient de trois générations différentes. Le plus ancien, Regnier, est né dans les années 20 et n'a pas connu les trois plus jeunes. Gilibert, Frank père et Briotet sont nés dans les années 40 alors que Bécu, Frank fils et Bojanus sont des années 70. Le fils Frank et Bojanus se sont d'ailleurs connus à Vienne en suivant les cours du père Frank, tandis que Bécu fut l'élève de Gilibert à Grodno. Par ailleurs, sauf Bécu né en Lituanie, ce sont tous des hommes de l'Est de la France, nés dans les vallées du Rhin ou du Rhône, aux confins du Saint Empire romain germanique, aux nationalités pas toujours clairement établies⁸. Ainsi, lors de son entrevue avec Jean-Pierre Frank à Schönbrunn en 1809, Napoléon le considéra sans hésitation comme Français car sa ville natale de Rodalben avait été entre-temps rattachée à l'Empire français. Il

⁸ Notons que la translation empirique – et parfois erronée – des noms et prénoms de nos sept personnalités (Mykolas / Mikolajus / Mikołaj Renjė, Jokubas / Jakub Briotė, Augustas Bėkiu, Jan Piotr Frank, Jozefas Frankas, Liudvikas Enrikas / Liūdvigas Heinrichas Bojanus, etc.) dans les sources biographiques lituaniennes, polonaises et russes ne simplifie pas l'établissement de leur origine pour les chercheurs.

convient de préciser qu'à l'époque on est aussi d'abord sujet d'un monarque. Comme les autres professeurs étrangers et contrairement aux Polonais et aux Litvaniens, les sept Français sont d'ailleurs tous d'origine roturière mais ont été presque tous anoblis lors de leur résidence à Vilnius. Régnier et Briotet le furent encore à l'époque polono-lituanienne, par la Grande Diète de 1788, et Bécu, par la procédure polonaise de l'*indygenat*. Quant aux Frank père et fils et à Bojanus, ils ont été tous trois nommés conseillers d'État par le tsar, ce qui les élevait à la 5^e classe de la table des rangs civils de l'Empire russe et leur conférait la noblesse héréditaire. Ces anoblissements accentueront d'ailleurs le clivage entre « étrangers loyalistes » et « Polonais patriotes » au sein du corps professoral de l'université de Vilnius.

Si l'origine sociale des Français est modeste, on remarquera par contre la diversité – et le prestige – de leurs lieux d'études universitaires et de leurs pratiques professionnelles avant de venir à Vilnius, en France d'abord (Paris, Strasbourg, Montpellier) mais aussi dans toute l'Europe (Pavie, Cambridge, Londres, Oxford, Edinburgh, Copenhague, Dresde, Göttingen, Heidelberg, Vienne).

Concernant la langue, bien que le polonais soit introduit comme langue d'enseignement à partir de 1797⁹, certains de nos médecins continuent à enseigner en latin (comme Bojanus) ou utilisent un polonais parfois approximatif (Bécu), ne se privant pas de donner des leçons particulières en français (Regnier), en allemand (Bojanus), voire en anglais (Bécu). Dans ses *Mémoires*, Joseph Frank n'a pas de mots tendres à l'encontre de ses compatriotes pour leur méconnaissance du polonais qu'il s'est appliqué lui-même à maîtriser. Quant aux publications qu'ils font éditer à Vilnius, elles sont généralement en latin (Gilibert, Bojanus), mais en polonais pour Joseph Frank. Ce sont elles qui feront leur renommée et, par la même occasion, celle de Vilnius. Notons que l'étude sur les tortues, que publie Bojanus à Vilnius en 1819, reste à ce jour la plus complète sur le sujet, au point d'avoir été rééditée *in extenso* en 1902 (en Allemagne) et en 1970 (aux États-Unis).

Finalement, que reste-t-il aujourd'hui de ces hommes ? Ils ont contribué à créer un enseignement de la médecine, dont le nombre d'étudiants, de 15 à la création du *collegium medicum* en 1781, est passé à 59 en 1791 et à 150 en 1822. À chacun de ces hommes reste attachée une discipline qu'il a introduite ou développée en Lituanie : l'obstétrique pour Régnier, l'anatomie humaine pour Briotet, les sciences naturelles pour Gilibert, la vaccination pour Bécu, la médecine clinique pour Jean-Pierre Frank, la pathologie pour Joseph Frank, et l'anatomie comparative pour Bojanus. Des lieux rappellent leur présence passée à Vilnius : pour la plupart d'entre-eux, une plaque en marbre dans la cour d'honneur de l'université, un buste en argile

⁹ Donc, paradoxalement, après l'annexion à la Russie (1795).

ou en plâtre dans la salle des Colonnes de l'université (Briotet, Bojanus) et leur effigie dans les fresques murales de la librairie *Littera* ; de plus, pour Gilibert, une rue à son nom à Kaunas près du jardin botanique (*Žilibero gatvė*) ; pour Bojanus, un grand buste en bronze dans l'auditorium de l'Académie vétérinaire de Kaunas ; pour Jean-Pierre Frank, un bas-relief inauguré à l'université en 2004 pour le bicentenaire de sa venue à Vilnius ; pour Joseph Frank enfin, le nom de la maison qu'il a habitée à Vilnius et qui abrite désormais le Centre culturel français (*Franko namas*), une statue près de l'Institut d'hygiène, une rue dans un nouveau quartier de la ville (*J.Franko gatvė*) ainsi qu'à Pavie (*via Giuseppe Frank*) et son imposante tombe en forme pyramidale au centre de la petite commune balnéaire de Laglio, au bord du lac de Côme en Italie.

Notons enfin que son père, Jean-Pierre Frank, reste très vénéré dans sa ville natale de Rodalben, avec une rue à son nom, un monument dans le parc de la ville, un petit musée (*Johann Peter Frank-Museum*), une fondation (*Johann Peter Frank-Gesellschaft*). Par ailleurs, une prestigieuse médaille (*Johann Peter Frank-Medaille*) est décernée chaque année depuis 1972 par une importante fédération de médecins en Allemagne¹⁰ aux plus éminentes personnalités qui contribuent au développement de la santé publique dans le pays. Quant à Gilibert, son nom a été donné au programme bilatéral franco-lituanien de soutien à la mobilité des chercheurs (PHC - Partenariats Hubert Curien) institué en 2002.

Principales sources bibliographiques :

- Joseph Frank, *Mémoires de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank son fils rédigés par ce dernier*, Tomes I, II, III, IV, Leipzig, 1848 [Manuscrit]
- Daniel Beauvois, *Lumières et société en Europe de l'Est : l'Université de Vilna et les écoles polonaises de l'empire russe (1803-1832)*, Paris - Lille, Champion, 1977.
- Jonas Kubilius (dir.), *Vilniaus universiteto istorija*, tome I : 1579-1803 ; tome II : 1803-1940, Leidykla 'Mokslas', Vilnius, 1977.
- Philippe Edel. *À l'occasion du 175^e anniversaire de la mort de Louis Henri Bojanus (1776-1827) : De Bouxwiller à Vilnius, la figure d'un grand naturaliste européen*. in : Pays d'Alsace, Saverne, n°200. pp.13-17, 2002.
- Alois Dauenhauer / Hermann Matheis (dir), *Johann Peter Frank (1741-1821), Gegen Armut und Krankheit, Leben und Wirken eines großen Arztes*, Rodalben, Johann Peter Frank-Gesellschaft, 2007.
- Tadeusz Kowzan, *The French in Wilna in the course of ages*. in : Studium Vilnense. Vilnius vol.2, nr 1. 2003.
- Tomas Venclova, *Vilniaus vardai, R. Paknio leidykla*, Vilnius, 2006.
- Laimonas Briedis, *Vilnius, City of Strangers*, Baltos Lankos, Vilnius, 2008.
- Gilles Dutertre, *Les Français dans l'histoire de la Lituanie (1009-2009)*, L'Harmattan, Paris, 2009.

¹⁰ Bundesverband der Ärzte des Öffentlichen Gesundheitsdienstes (BVÖGD).

La maison Frank et l'intelligentsia de Vilnius au début du XIX^e siècle

par Caroline Paliulis

La maison Frank, *Franko namas* pour les Lituanais, parfois aussi appelée maison Stendhal par les Français, est située à Vilnius à l'angle des rues Švarco et Didžioji, à la lisière nord-est de l'ancien quartier juif et au sud de celui de l'université. Elle abrite depuis 1998 le Centre culturel français de la capitale lituanienne. Les sources



grâce auxquelles nous connaissons la famille Frank qui séjourna dans cette maison il y a 200 ans, sont les *Mémoires biographiques de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank, son fils, rédigés par ce dernier*, manuscrits conservés par la bibliothèque de l'université de Vilnius.

À l'époque où il reçoit l'invitation du prince curateur Adam Czartoryski à reprendre la chaire de clinique et de thérapie spéciale à l'université de Vilnius, Jean-Pierre Frank se trouve à Vienne. D'origine française, il était né sujet badois à Rodalben, petite localité située dans le Palatinat, à quelques kilomètres de la frontière avec l'Alsace. Médecin de renommée européenne, grand clinicien, conseiller aulique à la cour de Vienne, il est professeur de médecine pratique et directeur de l'hôpital général de Vienne.

Après le troisième partage de la Pologne-Lituanie, cette dernière n'existe plus sur les cartes que comme province russe. Vilnius est devenu Vilna, l'administration de l'université est sous contrôle russe. Cependant, dès son avènement, le tsar Alexandre I^{er} fait part de son intention de favoriser l'éducation dans tout l'empire. De nouveaux statuts sont ratifiés dès 1803 et l'université s'appellera désormais : Université impériale de Vilna. Le large budget qui lui est assigné lui permet d'inviter des savants de toute l'Europe à venir répandre leurs lumières à Vilnius.

Jean-Pierre Frank, alors épuisé par les cabales menées contre lui à la cour de Vienne, accepte la proposition du prince curateur, confirmée par le prince-évêque Jérôme Stroynowski et ratifiée par le ministre de l'Instruction publique, le comte Zawadowski. Jean Pierre Frank a posé comme condition que son fils Joseph obtienne également un poste à l'université. Chose consentie, il est offert à Joseph la chaire de pathologie.

L'université reçoit le conseiller aulique et sa famille avec largesse. Ses appointements annuels sont de six mille roubles en argent blanc. Lui et sa

famille sont logés. Ses frais de voyage et son déménagement, notamment celui de sa bibliothèque, sont payés. En cas d'infirmité, trois mille roubles lui seront payés chaque année comme pension à vie dont il jouira partout où il se trouvera. Si le professeur Frank venait à mourir, chacune de ses deux filles recevra une pension annuelle de cinq cent roubles jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Quant à Joseph Frank, ses appointements annuels sont de deux mille roubles.

C'est ainsi que les Frank, partis de Vienne le 16 septembre 1804, arrivent à Vilnius en voiture à chevaux le 4 octobre après être passés par Cracovie, Lublin et Brest-Litovsk. Jean-Pierre Frank arrive avec sa compagne, la très dévouée Mme Janitsch, ses deux filles Caroline et Fanette, Joseph et sa femme Christine Gerhardy. Voyagent avec eux deux domestiques qu'ils ont engagés à Vienne et qui parlent le polonais.

Avant même d'arriver à Vilnius, ils sont accueillis par la princesse Radziwill qui arrive à cheval en amazone au-devant d'eux pour leur souhaiter la bienvenue en allemand, elle-même étant née en Prusse orientale. Cette déférence aristocratique fait déjà comprendre l'implication des familles princières polono-lituanienne dans la vie culturelle de l'époque.

Les Frank s'installent au n°1 de la Grand-rue (Didžioji gatvė) au 1er étage, dans les appartements de l'immeuble que l'université vient de racheter au comte Prozor et qu'elle met à disposition des professeurs invités. Tous les professeurs de la faculté de médecine rivalisent entre eux pour accueillir les Frank, en particulier le chirurgien français Briotet. Très vite, les Frank rendent la convivialité en invitant à leur tour.

Les Frank, par leur renommée et leur art de la médecine, contribuèrent certainement à faire de l'université impériale de Vilnius le fleuron des universités de l'époque. Dès leur arrivée, les Frank initient des réformes et créent des établissements. Le principe de Jean-Pierre Frank est de pratiquer la médecine par l'observation des malades et de dispenser ses cours à leur chevet. Il lui paraît donc nécessaire de créer rapidement une clinique. Quatre mois après son arrivée, Jean-Pierre Frank, après avoir débuté les cours de thérapie spéciale, crée un hôpital clinique en faisant acheter par l'université un palais du prince Radziwill pour 100 000 ducats de Hollande.

Six mois après leur arrivée, comme père et fils s'y attendaient, Jean-Pierre Frank est invité par le tsar Alexandre I^{er} à exercer comme médecin à la cour de Saint-Petersbourg et à y prendre la direction générale de l'Académie médico-chirurgicale afin d'y entreprendre une réforme de l'enseignement. Il tente de refuser, alléguant le climat rigoureux mais, devant l'insistance du tsar et le véritable pont d'or qui lui est fait, Jean-Pierre Frank, qui a trois personnes à charge, accepte.

Entre le père et le fils existent depuis toujours de très fortes relations. Ils seront essentiels l'un à l'autre jusqu'à la mort de Jean-Pierre Frank, et c'est

en grande partie pour rendre hommage à son père que Joseph Frank commence à rédiger ses mémoires, dans lesquels il relate toute la correspondance qu'il entretient avec son père dès qu'ils sont séparés.

Sans aucun doute, Joseph est le fidèle successeur de la méthode de son père. Mais en plus, il a un côté artiste. Il a grandi en Italie, à Pavie où il s'est découvert une très profonde passion pour la musique et le chant. Il sait danser et chanter. À Pavie, il a appris à jouer du clavecin, de la mandoline et du violon, ainsi qu'à accompagner au piano. Où qu'il se trouve, il vit avec la musique, il vit avec le *bel canto*. C'est cette passion qui lui fait choisir d'épouser la très talentueuse Christiane Gerhardy. Qui est-elle? Son père est originaire de Bouxwiller en Alsace et sa mère, née de Monti à Aschaffenburg, descend d'une famille italienne. Joseph rencontre Christiane pour la première fois à Vienne chez M. Adamberger, jadis ténor très renommé et maître de chant à Vienne. Au printemps de 1798, il prie Joseph de venir écouter une de ses élèves, dont on dit merveilles. C'est Christiane Gerhardy.

Elle a dix-huit ans, un type tout à fait italien, assez menue, très vive et très aimable. Elle parle le français et l'italien. Joseph tombe d'abord amoureux de sa voix et décrit pendant des pages les merveilles de son *soprano sfogato* (voix légère, aisée). Marchesi, le premier chanteur du siècle qui l'auditionne à Vienne, l'invite à faire ses débuts et à chanter avec lui en qualité de prima donna au théâtre de Gênes. D'illustres compositeurs ont déjà compris l'importance du talent de Christiane, elle-même ayant déjà chanté en langue allemande pour Beethoven, ainsi que dans *Acis et Galatée*. Haydn a spécialement composé pour elle les rôles de l'ange Gabriel et celui d'Ève, dans sa *Création*, convaincu qu'elle contribuerait largement au succès de son œuvre. Au moment de la laisser partir pour Gênes, Joseph épouse Christiane. Il écrit dans ses mémoires qu'il n'a pour elle qu'un tendre attachement. Ils resteront toute leur vie ensemble, même si Joseph eut d'innombrables aventures féminines, notamment avec la femme de son confrère Louis-Henri Bojanus, également professeur à Vilnius. Joseph parle peu des états d'âme de Christiane à ce sujet et ne dit pas si elle agissait de même de son côté. Ce qui est certain, c'est que Joseph l'a toujours mise en valeur et respectée et, s'il l'a empêchée d'être une *prima donna* au théâtre de Gênes, il fait tout pour qu'elle en soit une à Vilnius.

Après le départ de son père pour Saint-Petersbourg, devenu maître de la maison, Joseph donne libre cours à sa passion pour la musique, sans jamais oublier cependant le principal enseignement de son père : être au service « de l'humanité souffrante ». C'est ce qu'il réalisera avec sa femme, en mettant la musique et le *bel canto* au service de la médecine et des défavorisés.

Joseph Frank, amené à faire des démonstrations de pathologie devant ses étudiants à l'hôpital des sœurs de la Charité, est effrayé de constater l'état déplorable de l'établissement. Les malades sont souvent couchés à deux

dans le même lit ou à même le plancher ; l'air et la nourriture y sont infects. Les religieuses n'ayant pas de ressources suffisantes, Joseph décide de trouver l'argent nécessaire en utilisant les talents de sa femme et d'organiser un premier concert de charité. Tout Vilnius sait déjà que Christiane revient de Saint-Pétersbourg où elle avait aidé son beau-père à s'installer, que l'impératrice mère et l'impératrice régnante (mère et épouse d'Alexandre I^{er}) lui avaient demandé de chanter pour elles et qu'elle avait reçu là-bas des cadeaux impériaux en hommage à son talent, à savoir un fermoir et une bague en topazes sertis de diamants... C'est la meilleure des publicités pour que, en janvier 1805, 400 personnes se pressent pour venir écouter Madame Frank interpréter deux grands airs italiens et une polonaise. C'est un énorme succès ! La recette rapporte 703 ducats. La haute société découvre le talent de l'épouse de Joseph et la *Gazette de Vilnius* fait grand éloge de cette belle initiative. Parmi l'assistance, on note la présence du comte Choiseul Gouffier, du comte Kossakowski, grand veneur de Lituanie, du comte Tyzenhauz, qui ira plus tard, avec son fils Rodolphe, lever une armée pour se rallier à Napoléon, du comte Potocki, de la famille Pac et du comte Platon Zoubov, le dernier favori de l'impératrice Catherine II.

Les dîners, les soirées, les bals donnés par cette société rendent Vilnius très brillante. « *À cette époque, décrit Joseph, Vilna abondait en vivres, surtout en hiver, lorsque le traînage favorisait les communications. Le bœuf, le veau, le cochon étaient de la meilleure qualité. Le marché regorgeait de perdrix, de gélinottes, de bécasses et bécassines, de coqs de bruyère et de lièvres. Le Niémen, la Vilia et les lacs fournissaient les poissons et d'excellentes écrevisses. Les pommes de terre, les choux, les betteraves constituaient la nourriture ordinaire du peuple. Les asperges, les choux-fleurs et les artichauts ne se rencontraient que sur les tables des riches. Le pain, la bière étaient d'excellente qualité. Le champagne et le porto servaient de boisson ordinaire. On pouvait acheter de Riga un Anker de 44 bouteilles de vin de Bordeaux.* »

Joseph devient rapidement l'intime du gouverneur général de Lituanie, le baron de Bennigsen, qui tient maison ouverte, l'hiver en ville et le reste de l'année dans sa campagne de Zakret, qui se trouvait dans l'actuel parc Vingis. La réputation colossale de son père n'a pas empêché Joseph de se constituer dès son arrivée sa propre clientèle privée en ville. Joseph a vite l'occasion de connaître les différentes communautés de Vilnius et notamment celle des Juifs. Il est d'ailleurs amené à collaborer avec le Dr Liboschitz, dont il apprécie le souci constant de se mettre à jour et d'étudier à fond les maladies de ses patients. L'un prendra avis de l'autre régulièrement.

Au cours de ses consultations en ville, Joseph Frank se rend compte que la population pauvre de Vilnius n'a aucun moyen, la plupart du temps, de s'acheter les médicaments qu'il prescrit. C'est pourquoi il a l'idée de fonder un service de secours à domicile pour procurer à ces indigents des médica-

ments gratuits. Pour alimenter les caisses, il organise un nouveau concert avec son épouse le 23 mars 1806. Ainsi, régulièrement, les Frank organisent ces concerts. Madame Frank, relativement peu de temps après son arrivée, est capable de chanter en polonais une polonaise composée tout spécialement pour elle par le comte Oginski, compositeur de talent. Le public est sous le charme. Les billets de ces concerts sont vendus chers et se vendent bien.

Fort de son amitié avec l'Anglais Jenner, qui découvre le vaccin contre la petite vérole et qu'il connut à Londres, Joseph inaugure bientôt un « Institut de Vaccine ». L'institut vaccina gratuitement tous les enfants et tous les adultes contre ce terrible fléau de l'époque.

Pendant le terrible hiver 1809, alors que la température descend à moins 25°, les gens pauvres sont victimes du froid et les caisses du secours à domicile se vident. De plus, le prix du quinquina – le médicament qui fait baisser la fièvre – est devenu exorbitant à cause du Blocus continental. Joseph Frank décide de faire exécuter la *Création* de Haydn en polonais. Christiane conserve le rôle que Haydn avait composé pour elle. Joseph fait appel à toutes les communautés de Vilnius et recrute la noblesse pour former un chœur et un orchestre de 100 musiciens. La représentation a lieu dans la grande salle de l'hôtel de ville, à Rotušės, qui peut contenir mille personnes.

L'arrivée à Vilnius du soprano italien M. Tarquinio, amené à Vilnius par le comte Gabriel Oginski, déchaîne chez Joseph la folie de la mise en scène : il décide de donner l'opéra „Roméo et Juliette“ de Zingarelli, avec Christiane dans le rôle de Juliette et Tarquinio dans celui de Roméo. C'est un triomphe avec de très nombreux rappels : Koutousov lui-même, alors gouverneur de Vilnius, fit rappeler Christiane en scène...

La maison des Frank est un lieu très animé. D'innombrables répétitions y ont lieu. Pour préparer l'opéra par exemple, Joseph écrit : « *Dans une chambre l'on chantait, dans l'autre on dansait, dans une troisième on répétait des joutes d'escrime, et dans une quatrième et cinquième les tailleurs et couturières travaillaient aux costumes...* » Cette ambiance festive déteint sur le personnel de la maison, puisque Joseph raconte même que son postillon s'était déguisé en ours et « *avait effrayé ses clients juifs, mahométans et chrétiens qui l'attendaient en bas pour la consultation de l'après-midi.* » Joseph note que, dans le corridor du rez-de-chaussée, se tient en permanence un facteur juif, qui porte messages et lettres dans la journée. On entend parler français dans toute la maison, bien sûr polonais et allemand, mais aussi fréquemment italien car au troisième étage habite le professeur Cappelli qui enseigne le droit civil et criminel à l'université.

On parle beaucoup de médecine dans la maison. Frank y invite ses collègues et c'est dans cette maison qu'ils fondent la Société de médecine avec Auguste Bécu notamment. Cette société développe par la suite des liens

avec toutes les capitales d'Europe, notamment avec Paris et le célèbre médecin de Napoléon, Corvisart. Les Frank invitent à dîner, non seulement tous les professeurs de la Faculté de médecine, mais également les médecins, les chirurgiens et les pharmaciens de la ville. Ils se réunissent souvent pour échanger des observations sur les maladies en cours et sur quelques cas rares et rédigent des communications. Les jeunes y trouvent porte ouverte. Joseph Frank aime beaucoup ses étudiants, qu'on appelle d'ailleurs „les enfants de Frank“. Il est toujours préoccupé de leur bien-être matériel et veille à ce qu'il y ait une bonne organisation des cours, pour qu'ils ne soient pas trop fatigués et bien concentrés. Il leur ouvre sa bibliothèque personnelle trois fois par semaine.

À noter que c'est Madame Frank, à la demande du recteur Stroynowski qui suggère l'uniforme de l'université de cette époque : elle propose un habit de drap bleu foncé à col et revers bleu clair brodés en or, la broderie représentant des épis et des feuilles de chêne. En visite officielle pour se rendre à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, c'est ainsi revêtu que Joseph Frank se présente toujours.

Joseph Frank mêle ses étudiants aux professeurs, des scientifiques, mais aussi aux gens de lettres. Ils prennent le thé, lisent les principaux journaux de sciences médicales et commentent les autres journaux. Ils suivent les développements de l'alliance d'Alexandre I^{er} avec Napoléon. Plus tard, à mesure que Napoléon se rapproche, Joseph essaie de contenir l'enthousiasme de ses étudiants polono-lituanien. C'est sans doute aussi à cause de toutes les possibilités de carrière qu'offre l'empire russe à ses étudiants que Joseph était prorusse. Il incite ses étudiants à être loyaux envers le tsar surtout parce qu'il a le souci de leur avenir. « *Vous serez aux premières places... tandis qu'avec ces révolutionnaires français, Napoléon... tout est incertain.* » Par contre, il est outré lorsque les autorités russes lui prennent des étudiants de quatrième année pour les hôpitaux militaires de Finlande. Depuis Saint-Pétersbourg, Jean-Pierre Frank s'alarme de ces salons littéraires : « *Prenez garde ! écrit-il, de vous occuper plus de politique que de sciences.* » Comment ne pas parler de politique en effet lorsque, après la bataille d'Austerlitz, les professeurs polonais de l'université sablent le champagne en l'honneur de la victoire de Napoléon ... ou que, après la bataille de Preußisch Eylau, les soldats russes blessés affluent à Vilnius... ou encore lorsque le général Korsakov, nouveau gouverneur, réquisitionne les bâtiments de l'université pour en faire des hôpitaux militaires et refuse d'écouter la délégation de la Société de médecine venue demander l'isolement des blessés atteints du typhus afin d'éviter la contagion à la population de Vilnius...

Joseph et Christiane quittent Vilnius peu de temps avant l'arrivée de Napoléon, en 1812. Ils ne partent pas pour fuir mais parce que ce sont les vacances d'été et qu'il vont rendre visite à Jean-Pierre Frank, revenu à

Vienne entre-temps, mais aussi parce que Joseph est chargé par le ministre de l'Instruction publique de recruter en Autriche de jeunes médecins pour le tsar. Les préparatifs de guerre se font sentir, les chevaux commencent à être réquisitionnés. Joseph cache prudemment sa bibliothèque sous l'autel de la chapelle Saint-Jean avant de s'en aller.

Les Frank ne reviennent qu'en juillet 1813. Joseph serait bien revenu plus tôt „chez lui“ comme il écrit, mais son père l'en empêche : à Vienne, on passe au fumigène les lettres venant de Lituanie. Son père le supplie de rester à Vienne. Il craint qu'il ne soit victime d'accidents sur les routes défoncées par les passages d'artillerie ou contaminé par les épidémies de typhus et de dysenterie consécutives à l'amoncellement de cadavres et de tous les blessés et malades restés sur place.

Quand il revient dans sa maison, il commence par vérifier s'il n'y a pas de cadavres cachés dans les écuries, remises, caves ou greniers. Il retrouve intacte sa bibliothèque. La maison avait été occupée par le payeur général de la Grande armée, ce qui explique pourquoi Henri Beyle, futur Stendhal, intendant général des armées de Napoléon y a passé deux nuits. Après le retour des Frank, la maison a failli exploser car une grande quantité de cartouches à balles avait été jetée sur le haut du vieux poêle allemand du rez-de-chaussée. L'université reprend ses cours. Le premier travail de Joseph est de répondre aux sollicitations des familles françaises, hollandaises, allemandes et surtout italiennes qui demandent des nouvelles de leurs fils soldats qui ne sont pas revenus ou demandent des actes de décès. Beaucoup de Français ont été faits prisonniers à Vilnius, parmi eux des médecins. Joseph Frank aura des échanges avec eux.

Les Frank restent encore dix années dans cette maison avant d'aller en Italie. Ce sont des années toutes aussi productives, mais assombries par les conséquences de la campagne de Russie, avec les maladies et épidémies, les dépressions... Frank parle des affections nerveuses dont souffrent ses patients, consécutives aux épreuves qu'ils ont traversées. La mort de leur fils adoptif, le petit Victor, victime du croup, c'est-à-dire de la diphtérie, affecte profondément Joseph.

Il est étonnant de constater que les murs de cette maison aient conservé de nombreuses similitudes avec la vie des habitants qu'elle abritait antérieurement. Le Centre culturel français, avec sa belle médiathèque, est par excellence un lieu d'apprentissage et d'échanges au coeur géographique de l'Europe et la langue française continue d'y résonner à chaque étage, tout comme au temps des Frank.

Konstanty Tyzenhauz (1786-1853) et l'ornithologie en Lituanie et en France

par Piotr Daszkiewicz



Le comte Konstanty Tyzenhauz¹ fut l'un des plus importants naturalistes du XIX^e siècle. Auteur de plus d'une vingtaine de publications, principalement sur la biologie des oiseaux, il est considéré comme l'un des pionniers de l'ornithologie moderne. La principale période de ses activités scientifiques coïncide avec l'époque de la naissance de l'ornithologie moderne et avec « l'âge d'or » de cette discipline en Pologne et en Lituanie². Parmi ses plus importantes œuvres, nous pouvons citer ses *Principes d'ornithologie* (*Zasady ornitologii*, Vilnius, 1841) et son *Ornithologie générale* (*Ornitologia powszechna*, Vilnius, 1843-1846) en trois volumes, ainsi que le *Catalogus avium et mammalium*, liste éditée sous forme de manuscrit de 361 espèces d'oiseaux et de 67 mammifères, révisée et analysée par Janusz Domaniewski (1891-1954)³ Son dernier ouvrage ornithologique, *Oologia ptaków polskich* (*Oologie des oiseaux polonais*), fut édité en 1862 à titre posthume aux frais de son fils Rajnold Tyzenhauz (1830-1880), un important industriel et mécène des sciences naturelles. Władysław Taczanowski (1819-1890), conservateur en chef du Cabinet d'Histoire naturelle de Varsovie et ornithologue hors pair, lui-même auteur de divers ouvrages dont *Ornithologie du Pérou* et *Faune ornithologique de la Sibirie orientale*, s'est personnellement chargé d'achever la rédaction du dernier ouvrage scientifique de son ami, le comte Konstanty Tyzenhauz.

Sa collection, véritable musée zoologique composé d'oiseaux et d'œufs, était conservée dans son domaine de Postawy (près de Vitebsk, aujourd'hui en Biélorussie), et, avec ses 1093 spécimens et 563 œufs, comptait parmi les plus importantes en Europe centrale⁴. Les biens de Tyzenhauz étaient également célèbres dans toute la Lituanie pour sa fameuse ménagerie où l'on pouvait admirer un ours, un haras, des cultures fruitières, mais aussi une collection de pein-

¹ Konstanty Tyzenhauz (Konstantinas Tyzenhauzas en lituanien) est issu d'une grande famille nobiliaire originaire de Livonie qui fut active tant dans le grand-duché de Lituanie qu'en Courlande où ses membres conservèrent l'orthographe germanique de leur nom : Tiesenhausen (NdE).

² Voir Farber P.L., 1997 *Discovering birds: the emergence of ornithology as a scientific discipline, 1760-1850* Baltimore, MD - Johns Hopkins University Press et Brzęk G. 1959 *Złoty wiek ornitologii polskiej*. Memorabilia Zoologica 3. Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław-Warszawa.

³ Domaniewski J., 1931. *Ueber Tyzenhauz's Katalog der in Polen vorkommenden Vogel und Säugetiere*. Fragm. Faun. Mus. Zool. Polon. Varsovie Vol.1: 209-288. Domaniewski étudia à l'Université de Poznań l'exemplaire avec une dédicace de Tyzenhauz à Ludwik Zejszner (1805-1871), un éminent géologue et géographe polonais ; aujourd'hui cet exemplaire se trouve à la bibliothèque de l'Institut de Zoologie de l'Académie Polonaise des Sciences à Varsovie.

tures (plus de 300 toiles). Après la mort du comte, la collection zoologique ainsi que la bibliothèque naturaliste ont été offertes par son fils à la Commission Archéologique de Vilnius et intégrées au Musée des Antiquités. Son cabinet ornithologique a été décrit en 1856 dans *Les promenades dans Vilnius et ses environs*⁵. Non seulement cette collection représentait avec exactitude l'avifaune lituanienne, mais elle était également riche en espèces exotiques, achetées par le comte lors de ses voyages en France, Italie, Allemagne et Autriche. L'exposition jouissait d'un grand succès auprès du public, avec jusqu'à 600 visiteurs par jour.

L'ornithologie n'était pas le seul champ d'intérêt scientifique de ce savant. Il publia plusieurs contributions d'entomologie⁶, dont l'une sur les insectes nuisibles et l'autre sur la « pluie d'insectes » tombée dans les environs de Vilnius. Il consacra aussi un article aux lérotins communs dans les forêts de Lituanie et à ses tentatives d'apprivoisement de ces animaux. C'est à lui que nous devons également la description d'une chute de météorite en Lituanie en 1820⁷.

La présentation de la personnalité du comte Konstanty Tyzenhauz serait incomplète sans la mention de ses talents artistiques ainsi que de sa générosité. Il fut un peintre habile, et digne élève de Jean-Pierre Norblin de La Gourdain (1745-1830), d'Aleksander Orłowski (1777-1832) ou encore de Jonas Rustemas (1762-1835). Il consacra une partie de sa fortune aux actions de bienfaisance en finançant des recherches scientifiques⁸, dont une expédition ornithologique en Ukraine (1852), des éditions de „livres utiles” et un soutien à une clinique d'ophtalmologie, sans oublier son financement d'un musée de cette branche de la médecine, l'un des premiers au monde. Il aida généreusement les collections naturalistes de divers pays. Ainsi, „comme membre honoraire de la Société des Naturalistes à Dresde, il expédia en 1851 au musée d'histoire naturelle de cette ville presque entièrement détruit par les flammes de la révolution de Mai, un cadeau de cent oiseaux de Lituanie bien empaillés”⁹.

Le destin lié à la France la vie du comte Konstanty Tyzenhauz, lui-même descendant d'une des plus grandes familles de la noblesse de l'État polono-lituanien. Son grand-oncle, le prince Antoni Tyzenhauz (1733-1785), trésorier de la cour du grand-duché de Lituanie, fut comparé à juste titre par les historiens à Colbert. C'était d'ailleurs lui qui, en qualité de fondateur de l'École de médecine de Grodno, avait fait venir en Lituanie le naturaliste français Jean-Emmanuel

⁴ Ziemczonok J. 2001. *Muzeum zoologiczne Konstantego Tyzenhauza w Postawach (1814-1856)*. Kwartalnik Historii Nauki i Techniki 2 : 121-140. Actuellement la collection est conservée par le Musée Zoologique de l'Université de Vilnius.

⁵ Kirkor A., 1856. Przechadzki po Wilnie i jego okolicach przez Jana ze Śliwna. Drukarnia A. Marcinkowskiego. Wilno.

⁶ L'entomologie est la branche de la zoologie dont l'objet est l'étude des insectes (NdE).

⁷ Voir Daszkiewicz P. et Tarkowski R. 2006. *Les Météorites de Vilnius, ces pierres qui changèrent l'histoire des sciences*. Cahier Lituanien n°7.

⁸ Ziemczonok J. 2006. *Konstanty Tyzenhauz (1786-1853) : Twórca i mecenas polskiej ornitologii*. Kwartalnik Historii Nauki i Techniki 3-4 : 151-168.

⁹ Adamowicz A.F. 1853. *Notice Nécrologique sur Le Comte Constantin Tyzenhauz*. Bulletin de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou 26 : 517-529.

Gilbert (1741-1814)¹⁰. Ignacy, père de Konstany, était un homme d'État et sa mère, la comtesse Maria Przewdzicka, appartenait également à une des plus anciennes et plus riches familles de l'aristocratie polono-lituanienne. Le français était la deuxième langue maternelle de ces élites. La francophonie et la francophilie n'étaient cependant pas les seuls liens du jeune comte avec la France.

Quand la Grande Armée chassa les Russes de Lituanie, Konstany rejoignit les forces napoléoniennes. Adamowicz¹¹ écrivit, en 1853 : « *Quarante ans se sont écoulés depuis l'époque où, entraîné comme tant d'autres de ses compatriotes par l'ouragan politique qui grondait pendant la mémorable année 1812, un jeune homme, rejeton d'une illustre famille nobiliaire, abandonnait ses parents et ses foyers à Vilna, pour suivre l'étoile déjà pâlisante des armes françaises* ». Nous en savons très peu sur les exploits militaires du jeune comte. Le 16 octobre 1812, il devint commandant du 19^{ème} régiment de l'infanterie lituanienne. Il commanda ensuite à Sedan le 3^{ème} détachement de la garde d'honneur polonaise. Promu au grade de colonel dans l'armée du duché de Varsovie, il participa avec le prince Poniatowski à la bataille de Leipzig. Adamowicz mentionne également que « *plusieurs missions importantes lui avaient été confiées par le général Dombrowski* ». Le 10 août 1813, il reçut la distinction de la croix d'officier de la Légion d'Honneur. En 1814, après la défaite de l'armée napoléonienne, Tyzenhauz s'installa à Clermont. Il ne revint chez lui, en Lituanie, qu'après l'amnistie proclamée par le tsar en faveur des anciens soldats de la Grande Armée.

Durant son séjour en France, après la démobilisation, le jeune comte se familiarisa avec les nouvelles techniques taxidermiques. Il visita les collections naturalistes de Paris et, plus particulièrement, celles du Muséum d'Histoire naturelle. À son retour, il s'était véritablement constitué la carrure d'un naturaliste bien instruit et connaissait les méthodes utilisées par la zoologie française, probablement à l'époque la meilleure dans le monde entier.

Konstany Tyzenhauz garda contact avec la science française durant toute sa vie. Il compléta sa collection ornithologique par des achats à Paris dans la célèbre Maison Verreaux. Il publia une partie de ses articles en français et resta un fidèle collaborateur des revues scientifiques françaises, et en particulier de la *Revue et Magazine de Zoologie*. En mars 1843, il devint membre de la *Société Cuvierienne*. L'entomologiste Félix Édouard Guérin-Méneville (1799-1874) fut son correspondant privilégié. C'est probablement l'amitié entre Tyzenhauz et Taczanowski qui amena Guérin-Méneville à militer activement en faveur de la libération de cette partie de l'Europe du joug russe. La Bibliothèque centrale du MNHN conserve des lettres et des notes de Konstany Tyzenhauz adressées à l'entomologiste. Ces documents, tout comme diverses publications de ce naturaliste, témoignent de la forte influence du Muséum national d'Histoire naturelle sur le développement de la zoologie en Lituanie.

¹⁰ Cf. l'article *L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius*, dans ce numéro des Cahiers Lituaniens.

¹¹ A.F. Adamowicz (1802-1881), assistant de Louis-Henri Bojanus (1776-1827), professeur de sciences vétérinaires à Vilnius, paléontologue et zoologiste, fut également le premier biographe de Konstany Tyzenhauz.



Stanislovas Riauba, *Velnias ir ragana (Le diable et la sorcière)*, 1964, h 35, LDM

Stanislovas Riauba, vie et œuvre d'un artiste populaire lituanien

par Marija Kuodienė

Stanislovas Riauba est l'un des sculpteurs populaires lituaniens les plus remarquables. L'œuvre de cet artiste primitif déborde d'esprit, d'humour gai et de fantastique. Il s'y révèle l'esprit du créateur dans sa sensation du monde, ses rêves et sa pensée, sa franchise et sa bonté. Ses sculptures expressives et monumentales, décoratives et colorées, traduisent à leur manière les caractéristiques de l'art populaire typiquement lituanien. C'est au début des années soixante que les œuvres



de Riauba apparaissent dans des expositions nationales, soviétiques et étrangères, lui apportant la reconnaissance, l'engouement et la haute considération de la société. Selon le poète Sigitas Geda, « *se sont introduits au même moment dans notre horizon et notre conscience, les noms et travaux de Jadvyga Nalivaikienė et de Stanislovas Riauba, un sculpteur samogitien de Plateliai, « artiste » du village de Godeliai, un minuscule bonhomme semblable à un papillon.* » Presque en même temps sont apparus deux représentants de l'art primitif, à savoir la peintre Monika Bičiūnienė et le sculpteur Lionginas Šepka. Les œuvres de ces artistes représentent une part importante du patrimoine populaire lituanien de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Les œuvres de Riauba qui ont le plus de valeur sont aujourd'hui conservées dans les musées lituaniens¹. Riauba offrait facilement ses sculptures ou les vendait pour presque rien à ses invités ou à des collectionneurs.

Stanislovas Riauba est né le 13 novembre 1904 à Godeliai, petit village du canton de Plateliai, dans le district de Kretinga. Il fut élevé par sa mère seule, Kotryna Riaubaitė, qui vivait elle-même avec ses frères dans une vieille ferme. Déjà pendant son enfance, le jeune garçon, humilié et mal-aimé, connut la pauvreté et la misère. Il n'alla pas à l'école et apprit par lui-même à lire et à écrire. À partir de son adolescence, il dut travailler dur

¹ Essentiellement au *Lietuvos dailės muziejus* (LDM, Vilnius), au *Žemaičių dailės muziejus* (ŽDM, Plungė) et au *Žemaičių muziejus Alka* (ŽMA, Telšiai), ainsi qu'au *Lietuvos liaudies kultūros centras* (LLKC, Vilnius).

à la ferme de ses oncles et tantes. Il était très doué de ses mains et savait faire toutes sortes de travaux. Enfant vif et agile, il passait ses moments de loisir dans la nature, observant les oiseaux, les insectes et les animaux. Le village de Godeliai, où Riauba passa toute sa vie, était dressé au milieu de collines vallonnées, de taillis et de grandes forêts. On y comptait trente-quatre fermes, et près de chacune d'elles, s'élevait une chapelle miniature ou un reposoir à sculptures de saints (poteau-chapelle). On trouvait également beaucoup de tels reposoirs au bord des routes en direction de Plateliai, Šateikiai et Plungė. Le futur artiste populaire voyait les *dievadirbiai* (littéralement, les artisans de Dieu) au travail et connaissait bien leurs ouvrages. Il était séduit par la beauté des églises, par les autels aux arcs en ogives avec sculptures, des petites tours ornées de feuilles trifoliées, de roses rondes et de petites étoiles. Émerveillé, il observait les bruyants défilés costumés de Mardi gras. Il aimait prendre part aux joyeuses kermesses où participaient des farceurs de toutes sortes. Il aimait particulièrement écouter des histoires qui le tenaient en haleine ou des récits fantastiques. Et ces impressions vécues pendant l'enfance restèrent gravées dans son esprit toute sa vie.

Stanislovas Riauba réalisa ses premiers petits objets à l'âge de 16 ans, quand il était berger. Avec un petit couteau, il taillait des oiseaux, des animaux, des pipes, des cadres, des petites boîtes, qu'il décorait de pétales et de petites rainures. À la demande des voisins et en prenant pour modèle les sculptures des *dievadirbiai*, il commença à produire de petites statues à l'effigie de Sainte Barbe, Saint Antoine, Saint George et Saint Joseph. Il ciselait minutieusement les corps des figurines, leurs visages, d'infimes détails et les plis de leurs habits, puis les peignait. Il confectionnait les masques traditionnels de Mardi gras. Comme il avait un talent inné, il se mit à tailler de grandes sculptures sans beaucoup de difficultés. En 1936, Riauba créa une sculpture de haute taille à la forme artistique expressive représentant la Sainte Vierge (*L'Immaculée conception*), qui fut installée dans la chapelle de la ferme de Pranas Gedvilas. Au mois de mai, les gens venaient prier et chanter auprès d'elle. Pour lui-même, il sculpta un petit autel décoré d'ornements et tailla une coupe ronde. Vers 1942, il créa *L'Ange gardien*, une composition artistique aux formes monumentales, qui se distingue par la maîtrise de son exécution, son esthétisme et son caractère populaire. Les œuvres de jeunesse qui nous restent témoignent du talent de cet artiste autodidacte à ressentir la forme, à voir l'image plastique de l'ensemble.

Après la guerre, Riauba travailla dans la ferme de sa tante et alla au kolkhoze à sa place. Il ne se maria jamais. Il s'évadait des fatigues de la vie quotidienne en plaisantant, rapportant de façon pittoresque les divers contes et récits qu'il avait entendus. Mais derrière le plaisantin, le blagueur, le conteur enjoué, se cacha sa douce et sensible nature artistique. Il s'oubliait complètement lorsqu'il sculptait. La flamme créative qui brûlait en lui le

réchauffait et apaisait son âme esseulée. Son œuvre lui apporta moralement une joie et un plaisir particuliers.

En 1961, le critique d'art Aleksandras Kancedikas rendit visite à Riauba et décrit la vie de celui-ci dans un journal : « *La chaumière dans laquelle vit Riauba est plongée dans la pénombre. Une pièce regorge de petits personnages imaginaires, d'animaux et d'oiseaux fantastiques. Il n'a jamais été plus loin que son village de Godeliai et n'a pas non plus fondé de famille.* ». Il sculptait des objets d'ornement pour la vie courante, comme de petites boîtes et de petits cadres qu'il décorait avec des fleurs, des étoiles, des feuilles trifoliées et des grappes de raisin en relief. Il diversifiait ses porte-serviettes, cendriers et cannes avec des motifs artistiques et peignait toujours ses œuvres de couleurs simples. Le maître populaire sculpta un grand nombre de petits animaux aux formes primitives réalistes qu'il offrait aux enfants. Il travailla moins sur les sculptures des saints et laissa son esprit et ses fantaisies s'épanouir dans des thèmes profanes et historiques. Les contes et légendes, ainsi que les représentations du bien et du mal, inspirèrent grandement son œuvre. Dans la composition *La Sorcière grondant l'orpheline*, l'auteur sculpta avec un grand savoir-faire l'horrible sorcière, accentuant sa grande bouche ouverte, ses dents, ses longs ongles des mains et des pieds, et réussit de façon suggestive, à communiquer un sentiment de compassion et de pitié pour l'orpheline.

L'artiste laissa dans son œuvre une large place à l'habitant des forêts de jadis : le diable. Le sculpteur représente celui-ci dansant avec une sorcière (ill. p.33), jouant de l'harmonica, ou emportant la bigote en enfer. La composition du diable dansant avec la sorcière se distingue par son caractère ludique et expressif. Dans les sculptures se reflètent également les instants de la vie quotidienne et il tourne souvent en dérision les vices par des contrastes ironiques ou des comparaisons pleines d'esprit. Dans les compositions artistiques comme *Le Meunier*, *Le Seigneur et le Paysan*, *Mathieu et Barbara*, *Au marché*, ou encore *Les Musiciens*, on trouve une bonne dose d'humour léger et de rire bon-enfant. Les corps de certains personnages sont défigurés, déformés, pour tenter de représenter l'expression d'un mouvement réellement vivant. Le plus souvent, la position des figurines est statique et frontale, les formes sont monumentales et décoratives, et les surfaces, polies et peintes de façon unie. Le sculpteur porte surtout une attention spéciale aux visages des personnages. Il peut y accentuer le caractère, le fondement des émotions. Leurs longs nez crochus et ronds, et leurs yeux exorbités font penser à des oiseaux. Le meunier au nez crochu par exemple ressemble à un rapace. Les visages des seigneurs et des riches sont ronds, aux joues gonflées, rougis, les commissures des lèvres, tombantes, et les yeux aux pupilles noires sont grands et affreux. Les images des dinosaures et des hommes préhistoriques vus dans les manuels scolaires ont

excité l'imagination fertile de l'artiste populaire. Des bêtes sauvages et animaux fantastiques sont alors apparus dans son œuvre. Il sculpta des singes aux poils courts et longs avec des visages plats.

Les dragons de Riauba sont particulièrement expressifs avec leur dos rond allongé, leurs ailerons hérissés de piquants, leur queue d'écailles, leur bouche grande ouverte et leurs longues langues fines. Ils ont une forme expressive particulière, un esprit romanesque et leur représentation est monumentale. Parmi les oiseaux, on peut rencontrer un hibou grand-duc aux oreilles ornées de longues touffes, une chauve-souris violette aux battements d'ailes silencieux, et une chouette brune étendant amplement ses ailes bigarrées.

Le Charmeur de serpent et *Le Comte de Plateliai* sont aussi à classer parmi les œuvres les plus significatives. Le corps du charmeur est déformé, et dans ses grandes mains se contorsionne le serpent agité. Les poils fixés près du visage du comte l'associent à la tradition des masques. Les sculptures paraissent effrayantes, pleines d'expression et de vitalité. Ses petites figurines, Riauba les appelait des *faifolkliar*². Il chercha sciemment à créer quelque chose de neuf, d'étrange, de fantastique.

En 1964, une première exposition des œuvres de Riauba fut organisée à Vilnius. Le journaliste Tomas Sakalauskas écrivit à propos du talentueux artiste populaire : « *Au milieu d'une foule de gens se tenait un petit homme silencieux, perdu dans ce milieu très inhabituel et tout à fait étranger. Il avait l'air tellement effrayé, si loin de ce qu'il est. Les gens, voyant ses sculptures si colorées, si originales, aux formes d'un caractère tellement populaire, voulaient en savoir plus, mais lui se taisait... Aucune histoire sur sa vie, existence sans événement, sans tragédie, qui se passa entièrement dans le village de Godeliai.* ». Le sculpteur Konstantinas Bogdanas qualifia le talent du maître populaire en ces mots : « *Le plus agréable, c'est que la touche créative de Riauba est toujours différente et originale si l'on compare ses travaux avec ceux des autres sculpteurs. Dans tous les travaux de Riauba, on ressent constamment le caractère autodidacte et la profonde tradition de l'art sculptural populaire.* »

En 1965, laissant sa petite chaumière qui tombait en ruine, Riauba alla s'installer chez ses voisins Justinas et Regina Jonušai, qui accueillirent de bon cœur le maître solitaire et abandonné. Dans la vieille ferme des Jonušai, il se consacra avec enthousiasme à la réalisation de ses sculptures et de divers petits objets. Au plafond, il accrocha des étoiles sculptées et peintes et un lustre, sur les murs, de petits cadres avec photo, un accroche-serviette orné d'un petit génie, un soleil, une lune... Il y installa un petit autel, des vases en bois et une lanterne. Dans le petit jardin près de sa

² Selon Aldona Ulevičienė, le mot *faifolkliis* semble se référer à la pratique de l'heure du thé (*five o'clock*) dans les manoirs des seigneurs locaux et a pris le sens de lubie dans le langage des villageois.

fenêtre, il planta des sapins, des pins, des trembles et des bouleaux. De petits oiseaux en bois sculptés et peints étaient perchés sur les branches des arbres, aux pieds desquels poussaient des champignons de bois et un écureuil sautillait sur le bord de la fenêtre. La petite chambre elle-même était remplie de sculptures peintes ou non. Le maître populaire les sculptait en hiver et, de Pâques au dimanche suivant, il les peignait. Pour ses travaux, il utilisait le tilleul et le tremble mais il aimait aussi travailler le chêne. En été, il se levait tôt, bien avant l'aube, et marchait sans but pendant des heures et des heures dans les bois, observant les élans, les sangliers, les renards, ramassant des myrtilles et des champignons. Dans une lettre, il écrivit : « *J'attends l'arrivée de l'été sacré pour aller dans les champs, les prés, les bois, pour écouter le chant des oiseaux et je serai à nouveau bien.* » Des prés en fleurs, il ramenait des bouquets multicolores qu'il mettait dans de petits vases de bois près l'autel et ses petites sculptures de la Vierge. Quand lui venait l'envie de sculpter, il s'isolait et cherchait son inspiration en lui-même. Il mûrissait longuement en lui la vision d'un animal ou d'un oiseau, puis l'image et le projet de la sculpture. Avait-il rêvé d'une figure intéressante, d'une chose étrange, il la dessinait en quelques traits grossiers sur un papier. La réalisation de la sculpture n'était pas compliquée pour lui. Par ailleurs, il brûlait les travaux qu'il considéré n'avoir pas réussi.

Au milieu des années soixante, l'œuvre de Riauba s'enrichit de nouveaux thèmes et d'une dimension psychologique. Un des plus beaux travaux dans l'héritage du sculpteur est *La Sorcière de Plateliai* (ill. p.6). La composition représente une sorcière chevauchant un cheval blanc à la crinière en relief, recouvert d'une couverture verte bordée de rose. Un manteau royal vert doublé de rouge recouvre sa robe jaune en flottant au vent. Avec ses formes ornamentales et dynamiques élaborées avec réalisme, et la structure de sa représentation plastique, l'ensemble sculpté dans un seul morceau rappelle les sculptures traditionnelles de Saint Georges. Dans ses œuvres apparaissent alors des émotions fortes et de tristes pensées. Les figurines de *L'Horloger* assis ou du *Petit Bossu* en marche, avec leurs chapeaux pointus, semblent agir avec dramatisme. Lorsqu'il dessine des hommes forts comme *Samson* et *Hercule*, le sculpteur cherche à exprimer un esprit de combat et de victoire, les forces du mal sont incarnées par les figures de *Denikine* et de *Wrangel*, et la petite sculpture du *Diable avec une hache* déborde de haine et d'agressivité. Dans la scène de *La Jeune Ivrogne*, le regard de l'auteur se tourne vers les faiblesses et faux-pas humains. À cette période-là, nous pouvons voir dans l'œuvre de l'artiste des sculptures où souffle un esprit romantique, représentants de belles reines et princesses aux cheveux longs et bouclés. Parmi les statues, on voit de sympathiques femmes, dont les poitrines sont artistiquement décorées de minuscules colliers de perles, les mains, de bracelets, et les têtes, de couronnes d'étoiles ou de fleurs. Des

motifs orientaux vus dans des livres se reflètent dans les détails décoratifs. Dans ces sculptures royales, l'artiste a particulièrement exprimé sa sincère admiration de la beauté de la femme.

Le talent du sculpteur autodidacte s'est épanoui dans ses derniers travaux. Dans les sculptures *L'Artiste*, *Le Chevalier*, *La Demoiselle d'Orléans*, *Saint Stanislas*, *Le Dinosaur* et *Le Dragon* (ill. p.12), il célèbre l'âme libre de l'artiste, le combat des chevaliers pour la liberté et le bien, présente son saint patron, ou créé des animaux des plus fantastiques. Les qualités humaines les plus nobles, comme le bien et la beauté, sont idéalisées dans ses œuvres.

Durant toute sa vie, Riauba vécut avec la nature dans le village de Godeliai. Dans ce petit coin perdu de Samogitie, le cœur de l'artiste populaire de talent battait avec force, plein de rêves, de pensées et de projets créatifs. Riauba est mort le 12 avril 1982 et fut enterré dans le cimetière de Beržoras.

Stanislovas Riauba se chercha lui-même à travers ses sculptures primitives en se tournant vers la nature, son village natal, la sculpture populaire et les traditions folkloriques. Mais c'est la culture spirituelle nationale qui a donné la plus forte impulsion à son œuvre. Dans la personnalité de l'artiste, l'art populaire traditionnel est mêlé à son talent de créateur, son ardeur, sa vitalité et sa créativité. Riauba sculpta pour lui-même et pour les gens de son village et ni le temps ni la mode ne peuvent ébranler son œuvre, qui coule comme une source claire et vivifiante. Les œuvres de l'artiste populaire ont enrichi non seulement la Lituanie, mais aussi l'art primitif du monde entier.

Traduit du lituanien par Sylvie Burin des Roziers

Les Juifs de Lituanie à travers les livres en français

Contrairement au thème de la Lituanie en général, une abondante littérature en langue française n'a cessé de paraître sur le judaïsme lituanien depuis la Seconde Guerre mondiale¹. Au sein du vaste Yiddishland de l'Europe centrale et orientale, qui représentait près de 80 % de la population juive mondiale à la fin du XIX^e siècle, s'était en effet développée une communauté originale qui se reconnaissait sous les noms de « Juifs de Lituanie » ou de « Litvaks »². Ces noms étaient partagés par tous ceux qui habitaient ou étaient originaires du territoire de l'ancien grand-duché de Lituanie qui englobait approximativement la Lituanie et la Biélorussie contemporaines. C'est de la Litvakie que vinrent en France, au début du XX^e siècle, de nombreux jeunes artistes (Chagall, Soutine, Lipchitz, Kikoïne, Krémègne, Bakst, Blatas...) dont plusieurs formèrent, avec d'autres, la fameuse « école de Paris »³. Vilnius, parfois surnommée rétroactivement la « Jérusalem du Nord »⁴, fut le centre de cette civilisation à forte identité yiddish, aujourd'hui disparue à la suite de l'extermination des communautés juives par les nazis dans les années 40 et de l'émigration des survivants vers l'État d'Israël dans les années 70. Parmi les nombreux essais, portraits, témoignages, récits, romans, recueils de poèmes publiés depuis plus d'un demi-siècle, une grande majorité d'entre eux est fortement marquée par la tragédie de l'Holocauste. Bien qu'il fut difficile de procéder à un classement thématique à cause de l'interpénétration des thèmes – beaucoup de fictions étant autant de témoignages sur le génocide – une classification en quatre rubriques a néanmoins été entreprise, avec ordre chronologique de 1950 à nos jours, afin de présenter au lecteur une bibliographie cohérente et commentée, la plus complète possible sans prétendre à l'exhaustivité.

Bibliographie réalisée par Philippe Edel

¹ Voir aussi la liste des titres parus sur le même sujet en Lituanie : *Books about Jews in Lithuania*, Lietuvos leidybų asociacija, Vilnius, 2008.

² Ne sont pas recensés ici les ouvrages relatifs au karaïsme, courant du judaïsme reniant la tradition orale, donc en opposition au judaïsme rabbinique (cf. Marielle Vitureau, *Les Karaïmes, peuple de Lituanie*, Cahiers Lituanien n°8, 2007).

³ Ces jeunes fuyaient autant « la rigidité de leur microcosme juif avec toutes ses interdictions et les entraves des strictes règles de l'orthodoxie religieuse » (Sara Nathan, *Ecole Juive de Paris*, CELIV, Paris, 1995) que le *numerus clausus* qui limitait en Russie le nombre des Juifs admis dans les écoles secondaires et certaines académies d'art au prorata de leur part de la population.

⁴ L'appellation serait de Napoléon, qui, lors de son passage à Vilnius en 1812, se référa à la profusion de confessions pratiquées dans la ville (catholiques, israélites, luthériens, musulmans, orthodoxes, réformés, uniates, vieux-croyants...), lui rappelant celle de Jérusalem où il séjourna en 1799, lors de la campagne d'Égypte (cf. Laimonas Briedis, *Vilnius, City of Strangers*, Baltos Lankos, Vilnius, 2008). Notons qu'il n'a pas été établi à quand remonte ce qualificatif de Vilnius dans le monde juif qui semble lui préférer aujourd'hui celui de « *Yerushalaim d'Litva* » - la Jérusalem de Lituanie (cf. D. Mačiulis, A. Nikžentaitis, V. Sazonovas, *L'appropriation symbolique d'une ville multiculturelle : les cas de Kaunas, Klaipėda et Vilnius*, Revue Germanique Internationale, ENS-CNRS, Paris, à paraître en 2009/2010).

Témoignages, mémoires et biographies :

Mark DVORJETSKI, *Ghetto à l'Est* (traduit du yiddish par Arnold Mandel), Robert Martin, Paris, 1950. Roman construit autour de la tragédie du ghetto de Vilnius, écrit par un médecin juif de la ville qui émigra en France après la guerre, puis en Israël.

Avrom SUTZKEVER, *Le Ghetto de Vilno*, Cooped, Paris, 1950. Témoignage d'un rescapé du ghetto de Vilnius, né en 1913 à Smorgon dans l'actuelle Biélorussie et qui s'exila en 1947 en Israël. Il est considéré comme un des plus grands poètes en yiddish qui fit partie du mouvement littéraire juif *Yung Vilne* (Jeune Vilnius).

Mark DVORJETSKI, *La victoire du Ghetto – l'histoire vraie du ghetto de Vilna* (traduit du yiddish par Arnold Mandel), France-Empire, Paris, 1962 (Réédition 1973). Témoignage sur le sort tragique des compatriotes de l'auteur, les Juifs polonais du ghetto de Vilnius.

Zalman SHAZAR, *Étoiles du matin*, Albin Michel, Paris, 1969. Mémoires de Zalman Shazar, né en 1889 à Mir, aujourd'hui en Biélorussie, et mort en 1974 à Jérusalem. Écrivain, poète, journaliste, la vie de Zalman Shazar a surtout été marquée par sa présidence de l'État d'Israël, de 1963 à 1973.

Nahum GOLDMANN, *Le paradoxe juif* (conversations en français avec Léon Abramowicz), Stock, Paris, 1976. Né à Vishneva, aujourd'hui en Biélorussie, Nahum Goldmann (1895-1982) était un homme politique et leader sioniste. Cofondateur en 1936 et président de 1949 à 1977 du Congrès juif mondial, il participa activement aux négociations en faveur de la création de l'État d'Israël et fut l'un des initiateurs de l'accord de réparation avec l'Allemagne.

Shimon PERES, *La force de vaincre* (entretiens avec Joëlle Jonathan), Bayard-Centurion, Montrouge (Hauts-de-Seine), 1981. Né Szymon Perski en 1923 à Vishneva comme Nahum Goldmann, Shimon Peres a dirigé le Parti travailliste israélien, a été Premier ministre en 1977, de 1984 à 1986 puis de 1995 à 1996. Prix Nobel de la Paix 1994 avec Yasser Arafat et Yitzhak Rabin, il a été élu président de l'État d'Israël en 2007.

Roman VISHNIAC, *Un monde disparu* (traduit de l'américain par Marie-France de Palomera, préface de Elie Wiesel). Seuil, Paris 1984. Reportage

en 1933 à travers la Pologne, la Lituanie et les pays voisins, véritable chronique du monde juif avant l'Holocauste.

Joshua SOBOL, *Ghetto* (traduit de l'hébreu par David Lan), La Manufacture, Lyon, 1986. Pièce de théâtre écrite par un des principaux dramaturges hébraïques, né en Palestine en 1939, et inspirée d'une histoire vraie qui lui a été rapportée par une survivante du théâtre du ghetto de Vilnius (1941-1943).

François POIRIÉ, *Emmanuel Levinas, Qui êtes vous ?* Éditions La Manufacture, Lyon, 1987. Entretien avec le grand philosophe juif originaire de Kaunas où il est né en 1905 et qui, après des études à Strasbourg et Fribourg-en-Brisgau, vécut à Paris jusqu'à sa mort en 1995.

Sylvain ZAC, *Salomon Maïmon : critique de Kant*, Cerf, Paris, 1988. Salomon Maïmon, né en 1754 à Sukowiborg dans l'actuelle Biélorussie, passa son enfance dans l'étude de la littérature juive. Mais passionné de philosophie, il se rallia à Kant, puis critique la philosophie de celui-ci.

Marie-Anne LESCOURRET, *Emmanuel Levinas*, Flammarion, Paris, 1994. Biographie sur une figure centrale de la pensée juive contemporaine, philosophe français originaire de Kaunas où il est né en 1905.

Hayyim de VOLOZHYN, *L'âme de la vie* (présentation, traduction et commentaire par Benjamin Groos, préface de Emmanuel Levinas), Verdier, Lagrasse (Aude), 1994 (Réédition 2006). Hayyim de Volozhyn, aussi appelé Rabbi Haïm de Volozine (1759-1821), disciple du Gaon de Vilna, fonda en Lituanie en 1802 une école talmudique qui fut le modèle de la plupart de celles qui s'établirent ensuite. Son livre, qui atteste d'une large culture rabbinique, est consacré à un Dieu qui se veut dépendant des hommes qui, dès lors infiniment responsables, sont portés l'univers.

Yukiko SUGIHARA, *Visas pour 6000 vies* (traduit du japonais par Karine Chesneau), P. Picquier, Arles, 1995 (Réédition 2002). À Vilnius, capitale de la Lituanie, Chiune Sugihara, consul du Japon, délivra durant l'été 1940 des visas à des milliers de Juifs fuyant la Pologne et les autres pays d'Europe orientale occupés par les nazis. Une biographie écrite par sa veuve.

Josef BULOV, *Yossik : une enfance dans le quartier du vieux marché de Vilna / Lituanie, 1904-1920*

(traduit du yiddish par Batia Baum), Phébus, Paris, 1996. Récit inédit de l'animateur du théâtre juif de New York, trouvé à sa mort en 1985, où il évoque les heurs et malheurs de ses jeunes années, celles d'un chénapan débrouillard dans les ruelles du ghetto de Vilnius ; tout à la fois roman autobiographique et récit ethnographique au style picaresque.

Viviane RABINE, *Quand le vent se lève*, L. Wilquin, Avin (Belgique), 1998. La vie de Léna Schwartz, Juive de Lituanie, de sa naissance à Kaunas en 1911 à sa mort tragique à New York en 1997, en passant par son enfance dans la Vilna allemande, puis la Wilno polonaise, son expérience décevante dans un kibboutz en Palestine au début des années trente, son retour à Wilno en 1938, son nouveau départ pour Tel-Aviv en 1939, et son installation aux États-Unis en 1961.

Zvi KOLITZ, *Yossel Rakover s'adresse à Dieu* (traduit de l'allemand par Léa Marcou, édition établie par Paul Badde, postface de Emmanuel Levinas), Calmann-Lévy, Paris, 1998. Court texte, paru en 1946 dans une revue yiddish, présenté comme l'ultime message d'un combattant du ghetto de Varsovie au seuil de la mort, et qui s'est révélé un faux, son auteur, né en 1919 en Lituanie, ayant émigré en Palestine dès le début de la guerre. Suivi d'un commentaire de Paul Badde sur les polémiques qui s'ensuivirent.

Ike HIDEKEL, *L'oiseau de pluie : à dix-sept ans, de la Baltique au Goulag (1941-1942)*, Éditions de Paris, Paris, 1999. La rupture du pacte germano-soviétique, en juin 1941, brise l'adolescence paisible d'İzia Lifschütz, jeune étudiant juif lituanien, qui quitte sa famille et prend les armes. Roman autobiographique de l'auteur né à Vilnius en 1924 et mort en France.

Cécile REIMS, *L'épure*, A. Dimanche, Marseille, 2000. Récit autobiographique, de l'enfance à la maturité, d'une petite Juive de Lituanie arrachée à son milieu d'origine et qui cherche désespérément à prendre racine quelque part.

Alex FAITELSON, *Courage dans la tourmente en Lituanie 1941-1945 : mémoires du ghetto de Kovno* (traduit de l'anglais par Eve Line Blum-Cherchovsky, préface de Simone Veil), L'Harmattan, Paris, 2000. L'ouvrage, consacré à l'histoire des Lituanien(ne)s de confession juive pendant la Seconde Guerre mondiale, constitue un document sur les événements du ghetto de

Kaunas (Kovno), la terreur allemande et lituanienne, le développement de la résistance juive dans le ghetto, le conflit et les activités des combattants partisans.

Zev BIRGER, *Survivant de l'Holocauste* (préface de Shimon Pérès), Odile Jacob, Paris, 2000. L'auteur raconte l'histoire de sa famille à Kaunas dans les années 30, l'invasion soviétique en 1940 suivie de celle de la Wehrmacht, l'internement au ghetto de Slobinka et la déportation au camp de Dachau-Kaufering. Seul membre de sa famille à survivre, il émigra en Israël.

Odile SUGANAS, *Mosaïque ou Reconstitution d'une mémoire* (préface de Henry Bulawko), Graphein, Paris, 2000. L'auteur s'attache, depuis la disparition du Rideau de fer, à redécouvrir concrètement l'univers de ses ancêtres et à faire revivre le monde tragique de la communauté juive de Lituanie.

Leonid Petrovitch GROSSMAN, *Confessions d'un Juif* (traduit du russe par Yves Gauthier), Phébus, Paris, 2001. Roman (1924) qui met en scène des personnages et des faits historiques : en 1875, Arkadi Kovner (1842-1909), autodidacte érudit formé dans le ghetto de Vilnius, fut accusé d'un détournement d'argent, qu'il revendiqua au nom de ses principes. Condamné à quatre ans de baigne en Sibérie, il entame une correspondance avec Dostoïevski, qu'il interpelle sur ses sentiments envers le peuple juif.

Salomon MALKA, *Emmanuel Levinas, la vie et la trace*, J.C. Lattès, Paris, 2002. Biographie sur la vie et l'oeuvre du grand philosophe juif originaire de Lituanie qui introduisit la phénoménologie et la philosophie existentielle en France, par un de ses anciens élèves.

Helene HOLZMAN, *Cette enfant vivra : trois cahiers, 1941-1944* (traduit de l'allemand par Elena Balzamo, présentation par Reinhard Kaiser et Margarete Holzman), Actes Sud, Arles, 2002. Témoignage du fonctionnement de la terreur nazie en Lituanie entre 1941 et 1944. L'auteur, qui, pendant cette période, a perdu son mari et sa fille aînée, arrêtés et fusillés par les nazis, rend compte de la mise en place du ghetto, de la vie des habitants et de ses tentatives, à l'aide de ses amies, de sauver plusieurs Juifs au prix d'immenses risques.

Anatol KRAKOWSKI, *Le ghetto dans la forêt : résistance en Lituanie, 1939-1945* (préface de

Christiane Hessel Chabry), Félin, Paris, 2002. Témoignage sur la répression des Juifs de Lituanie durant la Seconde Guerre mondiale et leur résistance, sur le choc de l'occupation allemande, puis sur la présence de l'Armée rouge dans le conflit et les impacts du stalinisme.

Joseph KUSZELEWICZ, *Un Juif de Biélorussie, de Lida à Karaganda : ghetto, maquis, goulag* (préface de Claire Le Foll), L'Harmattan, Paris, 2002. Mémoires d'un Litvak consacrés surtout aux événements de la Seconde Guerre mondiale, à l'extermination des Juifs de Lida, en Biélorussie occidentale, et au périple de l'auteur déporté au Goulag en 1946.

Macha ROLNIKAITE, *Journal de Macha : de Vilnius à Stuttgart, 1941-1945* (traduit de l'allemand par Nicole Casanova, préface de Marianna Butenschön), L. Levi, Paris, 2003. Macha Rolnikaite n'a que 13 ans lorsque, en 1941, Vilnius est occupée par les nazis. Elle rédige alors un journal intime dans le ghetto où elle est retranchée avec sa famille. Bientôt déportée en camp de concentration, elle relate sa vie quotidienne et est contrainte à apprendre par coeur ses écrits, pour conserver son témoignage jusqu'à la Libération.

Moïshé ROZENBAUMAS, *L'odyssée d'un voleur de pommes*, La Cause des Livres, Paris, 2004. Témoignage d'un Juif né en Lituanie en 1922. Il y parle de la vie de sa communauté aujourd'hui disparue, de son engagement pendant quatre ans dans l'Armée rouge et du système stalinien, qu'il a vécu de l'intérieur en tant que cadre communiste à Vilnius.

Rachel RACHLIN, Israël RACHLIN, *Seize ans en Sibérie* (traduit de l'allemand par Sylvie Franck), Esprit Ouvert, Paris, 2005. Les auteurs, qui se sont rencontrés à Copenhague, se sont mariés en 1935. En juin 1941, ils vivaient à Kybartai en Lituanie. Ils furent arrêtés avec leurs deux enfants par le NKVD et déportés en Sibérie comme plus de 34.000 autres Litvaniens. Ils racontent leurs seize ans d'exil forcé et leurs démarches auprès du Danemark pour quitter l'URSS.

Dovid UMRU, *À la croisée des chemins et autres nouvelles* (traduit du yiddish par Henri Apelbaum, Batia Baum, Louissette Kahane et alii), Bibliothèque Medem, Paris, 2006. Recueil de récits parus en 1937 et 1939 formant une chronique désabusée sur la vie de la population

juive en Lituanie. Sionistes militants ou acteurs passionnés, forgerons naïfs ou charpentiers révoltés, soldats ou fugitifs, les héros de l'auteur, né en 1910 à Alytus, sont aux prises avec un monde hostile dans lequel ils essaient de surnager.

Olivier WEBER, *Kessel, le nomade éternel*, Arthaud, Paris, 2006. Joseph Kessel est le fils de Samuel (Chmouel) Kessel, médecin juif né à Šiauliai en 1866. Album qui invite à découvrir les paysages et les voyages qui ont marqué le célèbre aventurier, journaliste et romancier Joseph Kessel (1898-1978), une sorte de traversée du XXe siècle à travers le regard de ce chroniqueur du monde.

Myriam ANISSIMOV, *Romain Gary, le caméléon*, Gallimard, Paris, 2006. Biographie de l'écrivain Romain Gary (1914-1980), né Roman Kacev. L'auteur tente de démêler la part de fiction et celle de réalité dans les récits autobiographiques de l'auteur qui employa plusieurs pseudonymes tels Fosco Sinibaldi, Shatan Bogat et Émile Ajar. Enquête sur sa famille, ses origines juives russo-polonaises, sa naissance à Vilnius, son arrivée en France dans les années 1930, sa carrière de diplomate.

David SHAPIRA, *Jacob Kaplan, 1895-1994 : un rabbin témoin du XXe siècle* (préface de Alain Besançon, postface du grand rabbin Sirat), Albin Michel, Paris, 2007. La vie et l'oeuvre sociale et religieuse de Jacob Kaplan, fils d'immigrants juifs litvaniens, né à Paris, parvenu à un jeune âge aux postes les plus prestigieux du judaïsme français.

Maurice WOITCHIK, *Du transsibérien au métro bruxellois* (avec la collaboration de Bernard Suchecky, préface de Alain Flausch), Mémogrammes, Bruxelles, 2008. Récit autobiographique d'un Juif né en Lituanie polonaise, devenu ensuite citoyen soviétique quand la Lituanie est annexée par l'URSS, fuyant l'avancée allemande jusqu'en Ouzbékistan, accomplissant ensuite ses trois premières années d'ingénieur civil à l'université de Moscou, avant de partir pour la Pologne, puis Berlin et finalement Bruxelles, où il devint un des principaux artisans - sur le plan technique - du métro de Bruxelles.

Zila RENNERT, *Trois wagons à bestiaux : d'une guerre à l'autre à travers l'Europe centrale (1914-1946)*, Phébus, Paris, 2008. Itinéraire d'une jeune femme issue d'une famille juive d'indus-

triels aisés, née en Lituanie en 1908, de la Première Guerre mondiale et la révolution d'Octobre à Saint-Petersbourg à la déportation vers la Sibérie, en passant Vienne et la Pologne.

Joseph KIRSZENBERG, *Entre Hitler et Staline - Souvenirs d'un jeune homme du vingtième siècle*, L'Harmattan, Paris, 2008. Né à Varsovie en 1932 dans une famille juive hassidique, l'auteur échappa au génocide nazi en trouvant refuge avec sa famille chez ses grands-parents maternels à Vilnius, puis fut déporté en Sibérie. Sa carrière d'ingénieur en France le conduisit plusieurs fois en Union soviétique ce qui lui permit de voir de près la réalité de la vie d'après-guerre dans ce pays.

Romans et autres fictions :

Ichokas MERAS, *Sur quoi repose le monde* (traduit du lituanien et du russe par Antoinette Mazzi), Éditions du Progrès, Moscou, 1969 (Réédition Stock 1980). Portrait romancé d'une simple femme dans la campagne lituanienne au début des années quarante, écrit en 1965 par un écrivain juif né en 1932 à Kelmė en Lituanie et qui émigra en 1974 en Israël.

Ichokas MERAS, *La partie n'est jamais nulle* (traduit du russe par Dimitri Sesemann), Stock, Paris, 1979 (Rééditions 1986, 1992, 1998, 2003). Roman écrit en 1963 qui retrace avec concision et pudeur l'extermination d'une famille juive dans le ghetto de Vilnius.

Moïshė KULBAK, *Lundi* (traduit du yiddish par Bernard Vaisbrot et préfacé par Rachel Ertel), L'Age d'Homme, Lausanne, 1982 (Réédition 1990). Roman publié en 1926 par une idole de la jeunesse juive de Vilnius, où il enseignait la littérature yiddish, avant d'émigrer en Union soviétique. Comme Sutzkever, Kulbak (1896-1937) est né à Smorgon.

Chaim GRADE, *Pérelė, Sarah, Rébecca et les autres* (traduit de l'américain par Jacqueline Carnaud Lattès, Paris, 1983. Récits. Chaim Grade, né en 1910 à Vilnius et mort en 1982 à Los Angeles, était un des plus importants écrivains en yiddish du XX^e siècle.

Avrom SUTZKEVER, *Où gisent les étoiles*. Œuvres en vers et en prose (traduit du yiddish par Charles Dobzynski, Rachel Ertel et alii), Seuil, Paris, 1988. Recueil de poèmes d'une grande force, écrits par le grand poète litvak durant l'entre-deux-guerres dans la Wilno polonaise.

Moïshė KULBAK, *Les Zelminiens* (traduit du yiddish, préfacé et annoté par Régine Robin avec la collaboration de Rachel Ertel), Seuil, Paris, 1988. Roman publié en 1931-35 en Biélorussie soviétique qui présente la nombreuse descendance de grand-père Zalmen, prise dans les remous de la révolution d'Octobre dans la Lituanie polonaise.

Markas ZINGERIS, *La ronde des nations ; Les conseils de Maman ; Portrait de l'horloger ; D'après Shakespeare* (traduit du lituanien par Ugnė Karvelis), revue Europe, Paris, 1992. Quatre poèmes d'un écrivain et dramaturge juif d'expression lituanienne né en 1947 à Priėnai, parus dans le numéro consacré aux littératures des Pays Baltes de la revue Europe.

Moïshė KULBAK, *Le Messie fils d'Ephraïm* (texte présenté et traduit du yiddish par Carole Ksiazienicer-Matheron), Imprimerie nationale, Paris, 1995. Premier roman, publié en 1924, de cet écrivain yiddish né en Lituanie polonaise en 1896, mort au Goulag en 1940.

Anne RABINOVITCH, *Comme si les hommes étaient partis en voyage*. L'Harmattan, Paris, 1995. Roman. Voyage sans heure ni lieu, voyage du rêve ou d'une rencontre fulgurante avec l'homme aimé que Lilith, une « activiste lituanienne d'ascendance rabbinique », cessera enfin de fuir, dans une Lituanie mythique où elle est revenue pour reconstruire les mots détruits par l'absence.

Mendele-Moicher SFORIM, *Frishkė le boiteux* (traduit du yiddish par Aby Wievorka et Henri Racymow), Cerf, Paris, 1996. Roman picaresque écrit en 1869 et évoquant le milieu des vagabonds juifs de la zone de résidence observé à travers divers protagonistes. L'auteur est né en 1836 dans le village de Kopyl près de Minsk dans l'actuelle Biélorussie.

Grigorijus KANOVIČIUS, *Souris-nous, Seigneur* (traduit du russe). Théâtre de la Manufacture, Nancy, 1997. Programme du spectacle mis en scène par Rimas Tuminas (Le Petit Théâtre de Vilnius / Lituanie) d'après deux romans de Grigorijus Kanovičius, écrivain et dramaturge juif d'expressions russe et lituanienne, né en 1929 à Kaunas et ayant émigré en 1993 en Israël.

Markas ZINGERIS, *Pour vous, Frau Levinson* (traduit du lituanien par Ugnė Karvelis), Le Croquant, Bourg-en-Bresse, 1997. Poème paru

dans le numéro consacré à la littérature lituanienne contemporaine du Croquant.

Mendele-Moicher SFORIM, *Les voyages de Benjamin III* (traduit du yiddish par Arnold Mandel), Circé, Belval, 1998. Roman inspiré du thème de Don Quichotte écrit en 1878 et qui est une satire féroce du provincialisme borné de la bourgade juive, désespérément engluée dans la médiocrité et le passéisme.

Marek HALTER, *Le vent des Khazars*, Robert Laffont, Paris, 2001 (Réédition Pocket 2003). Roman épique s'appuyant sur la thèse de l'ascendance khazare des populations du Yiddishland qui explique l'émergence très rapide, à partir de la fin du Moyen-Âge, des immenses communautés juives de Pologne, Lituanie et Ukraine.

Osamu TEZUKA, *L'histoire des 3 Adolf*, tome 3, Tonkam, Paris, 2001 (Réédition 2008). Bande dessinée. Le jeune Adolf Kamil a récupéré des documents relatifs aux origines d'Hitler. Son père part quant à lui en Lituanie aider des étudiants juifs à émigrer vers le Japon. Accusé d'espionnage, il est exécuté par un jeune garçon des Jeunesses hitlériennes.

Ichchokas MERAS, *Le goût amer de l'oseille* (traduit du lituanien par Marielle Vitureau), Presses Universitaires de Caen, 2003. Poème paru dans l'anthologie de nouvelles lituaniennes contemporaines *Des âmes dans le brouillard*, éditée à l'occasion du Festival Les Boréales consacré à la Lituanie.

Markas ZINGERIS, *Ma pauvre pauvre tante Rosalie* (traduit du lituanien par Caroline Paliulis), Presses Universitaires de Caen, 2003. Poème paru dans l'anthologie de nouvelles lituaniennes contemporaines *Des âmes dans le brouillard*, éditée à l'occasion du Festival Les Boréales consacré à la Lituanie.

Anne RABINOVITCH, *Par-delà les nuages*, Melville, Paris, 2004. Roman. Déchirée par son étrange et impossible passion pour Emmanuel, un homme politique rencontré lors d'un voyage dans le pays natal de son père, la Lituanie, Alma déploie l'écheveau de ses émotions. Hantée par la voix de sa mère, retrouvée au fil d'une correspondance découverte à sa mort, elle reconstruit le drame vécu par ses parents.

Markas ZINGERIS, *Ma grand'mère et Anna Karénine* (traduit du lituanien par Caroline Paliulis), University of Wales, Aberystwyth,

2006. Nouvelle parue dans la revue électronique européenne Transcript.

Arkadi VAÏNER, Georgij VAÏNER, *La corde et la pierre* (traduit du russe par Pierre Léon), Gallimard, Paris, 2006 (Réédition 2008). Roman policier. Moscou, 1978 : Aliocha Epantchine, écrivain alcoolique, fils d'un sanguaire général officiant sous Staline, ne vit que pour l'amour d'Ula, une jeune juive hantée par l'exécution de son père, tué en 1948 à Vilnius par les hommes de Beria. Aliocha, par amour pour elle, décide de se rendre aux Pays baltes pour découvrir l'identité des tueurs.

Israel Joshua SINGER, *La famille Karnovski* (traduit du yiddish par Monique Charbonnel), Denoël, Paris, 2008. Roman familial écrit en 1943, alors que l'Allemagne nazie sévit en Europe, qui raconte le destin sur trois générations d'une famille juive dont le grand-père, David Karnovski, est originaire de Lituanie. Une réflexion sur la judaïté.

Hadrien LAROCHE, *La restitution*, Flammarion, Paris, 2009. Roman. Venu à Vilnius pour assister à une conférence sur la spoliation des biens juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, Henri Berg séjourne dans une pension dont les propriétaires organisent un trafic d'enfants abandonnés ou kidnappés. En marge de la conférence, il retrouve son ami Herbert qui consacre sa vie à tenter d'accepter le drame vécu par son père, musicien émérite, lors de la Shoah.

Beaux-arts :

Roy MACMULLEN, *Le monde de Chagall* (traduit de l'anglais par Lillian Lassen, photographies de Izis Bidermanas), Gallimard, Paris, 1969. Présentation des œuvres du plus célèbre artiste livak. Chagall est né Moïshe Zakharovitch Chagalov en 1887 à Vitebsk, dans l'ancien grand-duché de Lituanie, aujourd'hui en Biélorussie, et décédé en 1985 à Saint-Paul de Vence.

Raymond COGNAT, *Soutine*, Flammarion, Paris, 1973. Dans la collection des Maîtres de la peinture moderne, portrait de Chaïm Soutine, né en 1893 dans le village de Smilovitchi dans l'actuelle Biélorussie, et décédé en 1943 à Paris.

Alfred WERNER, *Chaïm Soutine*. Cercle d'Art, Paris, 1986. Soutine, peintre juif originaire de l'ancien grand-duché de Lituanie, y est décrit en tant qu'homme et en tant qu'artiste.

Meryle SECRET, *Bernard Berenson* (traduit de l'anglais par Madeleine et Maurice Gabail, préface de Gérard-Julien Salvy), Critérium, Paris, 1991. Biographie de Bernard Berenson (1865-1959), né Bernhard Valvrojenski dans une famille juive à Butrimonys en Lituanie, devenu un historien américain de l'art, spécialiste de la Renaissance italienne.

Alexandre SCHOUVALOFF, *Léon Bakst*, Scala, Paris, 1991. Lev Samoilovitch Rosenberg, dit Léon Bakst, est né à Grodno dans l'actuelle Biélorussie en 1866 et mort à Paris en 1924. Le nom de Bakst est invariablement associé à ceux des ballets russes et de Diaghilev. Ouvrage surtout consacré au travail de Bakst pour le théâtre. Dessins, costumes, décors et maquettes sont décrits et analysés, permettant ainsi d'apprécier l'évolution du style et de comprendre l'influence de Bakst sur le théâtre.

Arbit BLATAS, Jeanine WARNOD, Lydie LACHENAL, *Kikoïne*. Édition de l'Albaron, Paris, 1992. Témoignages d'amis et du fils du peintre juif Michel Kikoïne, né à Gomel dans l'actuelle Biélorussie et décédé en 1968 à Cannes, qui fut un des fondateurs de l'École de Paris.

Krémègne : 1890-1981, Paris-Musées, Paris, 1993. Catalogue de l'exposition des œuvres du peintre figuratif au Pavillon des arts à Paris en 1993. Pinchus Krémègne, né en 1890 à Zaloudock près de Lida, aujourd'hui en Biélorussie, rencontra Chaïm Soutine et Michel Kikoïne dès 1909 à l'école des beaux-arts de Vilnius où il étudia la sculpture, avant d'émigrer en France.

Clarisse NICOÏDSKI, *Soutine ou la profanation*, Lattès, Paris, 1993. Biographie du peintre Chaïm Soutine, qui a pratiqué, non sans raffinement de palette, un expressionnisme virulent.

Jean-Paul CLÉBERT, *Izis*, Centre national de la photographie, Paris, 1994. Album de photographies de Israëlis Bidermanas, originaire de Marijampolė où il est né en 1911 et qui choisit de vivre à partir de 1930 à Paris où il se fit appeler Izis.

Sara NATHAN, *École Juive de Paris*, CELIV, Paris, 1995. Livre d'art consacré aux œuvres des artistes juifs qui ont fait partie de l'École de Paris au début du XX^e siècle, dont les Litvaks Léon Bakst, Marc Chagall, Michel Kikoïne, Pinchus Krémègne, Jacques Lipchitz, Chaïm Soutine,

mais aussi d'autres Juifs tels que Naum Gabo, Léopold Gottlieb, Moïse Kisling, Emmanuel Mané-Katz, Amadeo Modigliani, Hannah Orloff, Jules Pascin, Isaac Païles, Antoine Pevsner, Ossip Zadkine.

Meyer SCHAPIRO, *L'art abstrait* (traduit de l'américain), Carré, Paris, 1996. Trois essais écrits en 1937, 1957 et 1960 par Meyer Schapiro, né en 1904 à Šiauliai et mort en 1996 à New York, professeur d'histoire de l'art à l'université Columbia, connu pour sa défense de l'art moderne et son approche marxiste de l'histoire de l'art.

Daniel KLÉBANER, *Soutine : le tourment flamboyant*, Somogy, Paris, 2000. Présentation dans une prose à la fois poétique et critique de cette figure singulière de l'École de Paris, Chaïm Soutine (1893-1943), peintre juif originaire de Lituanie.

Lasar Segall, nouveaux mondes, A. Biro, Paris, 2000. Catalogue de l'exposition qui s'est tenue à Paris au Musée d'art et d'histoire du judaïsme et consacré à Lasar Segall (1891-1957). Né à Vilnius dans une famille juive religieuse dont le père était calligraphe, Segall étudia à l'école des beaux-arts de Vilnius avant de suivre des cours de peinture et sculpture à Berlin, puis Amsterdam et d'émigrer au Brésil. Il incarne un art juif de l'exil, par sa compréhension des mondes qu'il traverse, sa mémoire imprimée.

Maurice TUCHMAN, Esti DUNOW, Klaus PERLS, *Soutine : catalogue raisonné*, Taschen, Cologne (Allemagne), 2001. Catalogue rassemblant l'ensemble des œuvres de Chaïm Soutine.

Éric ADJANI, *Lipchitz dans les jardins du Palais-Royal*, Regard, Paris, 1998. Rétrospective de l'œuvre de Jacques Lipchitz, sculpteur juif né à Druskininkai qui a débuté sa carrière dans les années 20, inspiré par l'art nègre, contemporain et ami de Picasso. Catalogue de l'exposition qui s'est tenue du 20 mai au 31 août 1998 dans les Jardins du Palais-Royal.

Arbit BLATAS, *Portraits de Montparnasse* (traduit de l'anglais par Isabelle Glasberg), Somogy, Paris, 1998. Portraits, anecdotes, réflexions, souvenirs, illustrations et reproductions restituent l'époque légendaire des années trente et font revivre Soutine, Giacometti, Picasso, Utrillo, Lipchitz, Léger, Zadkine et beaucoup d'autres. Par Arbit Blatas, peintre juif né en 1908

à Kaunas qu'il a quitté en 1923 pour Paris.

Pinchus Krémègne (1890-1981) : de Montparnasse à Céret, Galerie Aittouarès, Paris, 1998. Présentation, dans le cadre de l'exposition d'avril à mai 1998 à Paris, des œuvres du peintre figuratif originaire de Lituanie qui vécut longtemps en France où il retrouva ses compatriotes Soutine et Kikoïne et se lia avec Chagall et Modigliani.

Claire LE FOLL, *L'École artistique de Vitebsk : 1897-1923* (préface de Suzanne Pourchier et Yves Plasseraud), L'Harmattan, Paris, 2002. Première étude occidentale sur l'École artistique de Vitebsk - aujourd'hui en Biélorussie et dont Marc Chagall fut l'un des maîtres - l'un des foyers les plus actifs de l'avant-garde révolutionnaire russe entre 1918 et 1922 et point de ralliement pour nombre d'artistes d'origine juive.

Brigitte LÉAL, *Jacques Lipchitz : collections du Centre Pompidou*, Édition du Centre Pompidou, Paris, 2004. Catalogue réalisé par le Musée national d'art moderne pour les expositions de 2004 et 2005 au Musée des beaux-arts de Nancy et au Musée des beaux-arts et de la dentelle de Calais, présentant 61 sculptures réalisées de 1914 à 1964 par l'artiste juif originaire de Lituanie.

Françoise MARQUET, Emmanuel BRÉON, *Lipchitz : les années françaises de 1910 à 1940* (préface de Jean-Pierre Fourcade et Pierre-Mathieu Duhamel), Somogy, Paris, 2005. Présentation de l'œuvre de Jacques Lipchitz, artiste juif originaire de Lituanie, durant les années où il vécut à Paris et s'illustra dans la sculpture cubiste, avant de partir pour New York en 1940. Catalogue d'exposition qui s'est tenue en 2005 au Musée des Années 30 à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine).

Sylvie FORESTIER, *Chagall : 1887-1985*, Parkstone, Paris, 2005. Parcours de l'artiste avec ses œuvres fondatrices, sa découverte des États-Unis, sa passion pour la France. Marc Chagall, sans adhérer à un mouvement, mais influencé par ses rencontres avec Bakst, Matisse et Picasso, reste le peintre de la poésie.

Elisabeth INGLES, *Bakst : 1866-1924*, Parkstone, Paris, 2007. La vie et l'œuvre de ce peintre, décorateur et costumier de l'avant-garde russe, issu d'une famille de la bourgeoisie juive de Grodno. Issu de l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, Léon Bakst collabora avec

Michel Fokine, fonda la revue russe *Le monde de l'art* avec Serge Diaghilev, et devint le collaborateur privilégié des Ballets russes, pour lesquels il réalisa les décors et les costumes entre 1909 et 1920.

Jacob BAAL-TESHUVA, *Chagall : 1887-1985*, Taschen, Cologne (Allemagne), 2008. Présentation des œuvres de Marc Chagall, l'un des plus célèbres artistes étrangers installés en France au XX^e siècle.

Études et ouvrages sur le judaïsme de Lituanie :

Arthur KOESTLER, *La treizième tribu* (traduit de l'anglais par Georges Fradier, préface de Gilles Lambert), Calmann-Lévy, Paris, 1976 (Rééditions Pocket 1989, Tallandier 2008). Essai sur l'origine khazare des Juifs ashkénazes de Russie, Lituanie et Pologne. L'empire khazar, qui réunissait des populations turcophones et slaves orientales entre le VI^e et XIII^e siècle sur un vaste territoire entre mer Noire, mer Caspienne et mer d'Azov, s'était converti au judaïsme rabbinique et avait adopté l'hébreu comme langue écrite d'État.

Henri MINCZELES, *Vilna, Wilno, Vilnius : la Jérusalem de Lituanie* (préface de Léon Poliakov), La Découverte, Paris, 1993 (Réédition 2000). Monographie sur Vilnius comme un haut lieu du judaïsme, à la fois berceau de socialisme juif et place forte du sionisme.

Simon DOUBNOV, *Histoire moderne du peuple juif, 1789-1938* (traduit du russe par Salomon Jankélévitch, préface de Pierre Vidal-Naquet), Cerf, Paris, 1994. Né dans la bourgade biélorusse de Mstislav en 1860 et assassiné en 1941 pendant l'extermination du ghetto de Riga, Simon Doubnov est l'un des plus grands historiens du judaïsme. Œuvre centrale de Doubnov qui retrace les événements qui ont marqué les communautés juives en Europe, notamment de l'Est.

Atminties Dienos – The Days of Memory – Les Jours de la Mémoire, Lietuvos Valstybinis Žydy Muziejus / Baltos Lankos, Vilnius, 1995. Actes de la conférence internationale organisée en octobre 1993 à Vilnius en commémoration du 50^e anniversaire de la liquidation du ghetto de Vilnius. Ouvrage multilingue comprenant notamment deux contributions en français, celles de Henri Minczeles (*Six siècles de présence juive en Lituanie*) et de Rachel Ertel (*Vilno palimpseste*).

Henri MINCZELES, Yves PLASSERAUD, *Lituanie juive, 1918-1940 : message d'un monde englouti*, Autrement, Paris, 1996 (Réédition 2006). L'ouvrage restitue la parole oblitérée des héritiers de la culture encore vivante des Litvaks d'Union soviétique. Il met en évidence la richesse, la spécificité et les contradictions d'une communauté originale, à l'aide de nombreux documents et témoignages.

Henri MINCZELES, *Histoire générale du Bund : un mouvement révolutionnaire juif*, Denoël, Paris, 1999. Le Bund – l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, Russie et Pologne – né dans la clandestinité en 1897, fut l'un des groupes fondateurs de la social-démocratie d'où émergea le pouvoir bolchevik et le premier parti politique juif, socialiste, marxiste et laïc.

Henri MINCZELES, Gérard SILVAIN, *Yiddishland*, Hazan, Paris, 1999. Le berceau du yiddish, langue germanique mâtinée d'hébreu et de graphie hébraïque, s'étend de la mer Baltique à la mer Noire, en passant par la Pologne, la Lituanie, la Biélorussie, l'Ukraine et la Moldavie. L'ouvrage s'appuie sur une collection de cartes postales, la plupart antérieures à 1918, qui sont l'oeuvre de l'armée allemande ou d'organisations juives.

Couleur espérance : la mémoire ouvrière juive autour de 1900 (textes présentés et traduits du yiddish par Nathan Weinstock), Métropolis, Genève (Suisse) 2000. Quatre témoignages de membres du Bund – l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, Russie et Pologne – qui restituent la condition ouvrière juive dans cette partie de l'Europe au tournant du XX^e siècle.

Alexandre SOLJENITSYNE, *Deux siècles ensemble 1795-1972* (traduit du russe par Anne Kichilov, Georges Philippenko et Nikita Struve), Fayard, Paris, 2002 (Tome I), 2003 (Tome II). Monumentale étude du Prix Nobel de littérature sur les relations entre les Juifs, les Russes et les autres habitants de la Russie sur la période allant de l'annexion du grand-duché de Lituanie à l'Empire tsariste en 1795 à l'instauration de la liberté d'émigrer pour les Juifs, imposée à l'URSS en 1974 par les États-Unis (amendement Jackson-Vanik).

Jonas MORKUS, *La Jérusalem de Lituanie* (traduit du lituanien par Sophie Chergui, révision de Marielle Vitureau), Institut Lituanien, Vilnius, 2004. Opuscule très complet sur l'histoire et la

culture des Litvaks, publié avec l'aide du ministère de la Culture de Lituanie et de la Fondation Robert Schuman de Paris.

Jacques PIATIGORSK, Jacques SAPIR, *L'empire khazar, VII-XI^e siècle : l'énigme d'un peuple cavalier* (textes de Jean-Louis Gouraud, Svetlana Alexandrov Pletneva et Alexei Terechtchenko, prologue de Marek Halter), Autrement, Paris, 2005. L'ouvrage tente de lever le voile sur l'énigme historique de l'empire disparu des Khazars et son lien avec la naissance du judaïsme de Russie, Lituanie et Pologne.

Henri MINCZELES, Yves PLASSERAUD, Suzanne POURCHIER, *Les Litvaks : l'héritage universel d'un monde juif disparu*, La Découverte, Paris, 2008. Écrit par trois spécialistes de la Lituanie juive, l'ouvrage le plus complet sur l'histoire et la civilisation des Litvaks et sur son apport à la culture ashkénaze au sein du vaste Yiddishland ainsi qu'au reste du monde, notamment les diasporas de Litvaks en Amérique, en Afrique du Sud et en Israël.

Shlomo SAND, *Comment le peuple juif fut inventé* (traduit de l'hébreu par Sivan Cohen-Wiesefeld et Levana Frenk), Fayard, Paris, 2008. Synthèse de nombreux travaux académiques sur l'origine des communautés juives réalisée par un professeur d'histoire de l'université de Tel-Aviv démontrant que les Juifs de Pologne, Lituanie et Ukraine seraient issus des populations turco-slaves judaïsées de l'ancien empire khazar, repoussées à l'ouest à l'effondrement de celui-ci, et auxquelles s'est jointe une émigration plus tardive et limitée d'élites juives d'Allemagne qui apportèrent d'une part la composante germanique de la langue yiddish et d'autre part consolidèrent et uniformisèrent leurs pratiques du culte juif.

Aidas Marčėnas et Alvydas Šlepikas, deux poètes dans leur temps



Né en 1960 à Kaunas, Aidas Marčėnas a fait ses études à l'Académie de musique de Lituanie. Il a publié onze recueils de poésie, dont *Šulinys (Le Puits)* en 1988, *Angelas (L'Ange)* en 1991, *Dulkės (Poussière)* en 1993, *Metai be žiogo (Année sans sauterelle)* en 1994 et *Vargšas Jorikas (Pauvre Jorikas)* en 1998. Il a remporté plusieurs prix, y compris le Prix National pour le recueil *Pasauliai (Mondes)* en 2005. Marčėnas est un des poètes lituaniens contemporains les plus appréciés ; bon nombre d'articles critiques et de comptes-rendus lui ont été consacrés. Il porte une attention toute particulière à la forme poétique, aux sonorités, à la rime, au rythme, sans que le contenu de ses textes en souffre. Si ses premiers poèmes sont sereins et mélodieux, plus tard, ils deviennent plus complexes et certains sont même écrits en vers libres. On lui doit la renaissance du sonnet dans la poésie lituanienne. La poétique de Marčėnas est surréaliste, sentimentale, ironique ou prosaïque. La voix du narrateur est parfois sérieuse, méditative, souvent profondément mélancolique, parfois drôle et ludique. Quel que soit le cas, la poésie de Marčėnas est toujours marquée par une grande qualité poétique et une unité extraordinaire entre la forme et le sujet.



Né en 1966 à Videniškiai près de Molėtai, Alvydas Šlepikas est donc plus jeune que Marčėnas. Après des études techniques et le service militaire de deux ans dans l'Armée soviétique au Kazakhstan, il a travaillé en usine avant d'entrer à l'Académie de musique de Lituanie, où il suivit les cours d'art dramatique et de mise en scène. Poète, metteur en scène et acteur, il a travaillé au Petit Théâtre de Vilnius et a joué entre autres dans des pièces de Shakespeare, Molière et Anouilh. Parmi ses livres de poésie, citons *Taika tavo kraujui (Paix à ton sang)* en 1997 et *Tylos artėjantis (L'approche du silence)* en 2003, et, en 2005, le recueil de nouvelles *Lietaus dievas (Le Dieu de la pluie)*. Les poèmes de Šlepikas sont marqués par des images exubérantes, parfois surréelles. Même si le thème de la mort est au centre de ses réflexions, son monde poétique reste sensible et fragile.

La sélection des poèmes de ces deux membres de l'Union des écrivains de Lituanie a été faite par Jean-Claude Lefebvre et Eglė Kačkutė-Hagan, leur traduction du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis, avec le concours de l'organisme public lituanien "Lietuviškos knygos".

Aidas Marčėnas

Grįžtantis

aštuoniasdešimt tūkstančių pasaulių
praeiti reikia grįžtančiam namo
ir visa tai ką nešasi jis saujoj
ugnis ir oras žemė ir vanduo

iš kūno kūnan iš vilties į viltį
visur namai kuriems jisai svetys
ir visa tai ką tenka jam patirti
kaip amžių duoklę savinas mirtis

kalnai į lygumas išdidūs žengia
o lygumos ištirpsta kalnuose
net tas kuris gyvenimo išvengia
vis tiek ateina mūsų sapnuose

pradžia nokina pabaiga jos vaisiai
nukritę dūžta girios tankmėje
kur viskas skleidžias tobulai ir baisiai
kad vėl išnyktų laiko tankmėje

alsuoja jūros potvyniais ir štormais
ir Dievas žvelgia akimi šalta
kaip dulkės vėl įgauna miestų formas
ar dulkėmis pavirsta planeta

ir nieko nėra ko jau nebūtų buvę
ir nieko nėra ko kada nors nebus
ir nušvitimas būna slėptuvė
kai mirkteli bežiūrintis į mus

kaitri ugnis išdegina vietovę
tvirtovė virsta kalnų pelenų
paskui ir vėl ugnis atsikartoja
mielom liepsnelėm židiniuos namų

ir virš visų teisybių ir apgaulių
išsprogsta tartum visata skiemuo
aštuoniasdešimt tūkstančių pasaulių
praeiti reikia grįžtančiam namo.

Aidas Marčėnas, "Dulkės", Vilnius: LRS leidykla, 1993.

Aidas Marčėnas

Celui qui revient

quatre-vingt mille mondes sont à franchir
pour celui qui revient chez lui
et tout ce qu'il porte dans son poing
c'est l'eau la terre le feu et l'air

de corps à corps de l'espoir à l'espoir
les foyers partout accueillent un hôte
et tout son lot d'épreuves
comme un dû éternel la mort s'en empare

les monts fièrement s'avancent vers les plaines
et les plaines se dissolvent dans les monts
même celui qui échappe à la vie
vient pourtant hanter nos songes

le mûrissement s'achève en fruits
qui tombent, éclatent dans les fourrés des bois
où tout s'épanouit dans une perfection effroyable
pour disparaître à nouveau dans les fourrés du temps

les mers halètent en marées et tempêtes
et Dieu regarde d'un œil froid
la poussière qui reprend la forme des cités
et la planète transformée en poussière

il n'est rien qui n'ait déjà été
il n'est rien qui ne sera un jour
et l'éclair est comme un abri
quand celui qui nous regarde cligne des yeux

le feu ardent consume la contrée
la forteresse devient une montagne de cendres
puis à nouveau le feu se manifeste
en douces flammes dans l'âtre domestique

et par-delà toute vérité et tout mensonge
éclate comme un univers, une seule syllabe
quatre-vingt mille mondes sont à franchir
pour celui qui revient chez lui.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis

Aidas Marčėnas

Lietaus uždanga

Birželis įpusėja, kol kalbu.
Ir nesvarbu, ką noriu pasakyti.
Tamsa ir langas. Nepaliauja lyti.
Nemyliu nieko... Irgi nesvarbu.
"Atsimeni..." Nereikia, pamiršau, -
tamsos gelmėn neįrašysi nieko.
Išspręsta viskas. Tai, kas pasilieka,
teprimena tik kvailą kaukių šou.

Už uždangos prasideda žiema.
Langai užšalę, aikštės užpustytos.
Sustingęs laikas. Neišaušęs rytas.
Vienatvės šaltis. Šalčio vienuma.
Girti barai ir netikri draugai.
Mirties artumas, skolos begalinės.
Degtukų skundai: "Neturi tėvynės."
"Tikėki Dievą, pasibaigs vargai".

Baisu ir juoda, ir jokios vilties,
peties ar balso, artimo paguodos, -
lietus ir langas... Bet už lango – sodas.
Lašai stuksena... Ir ūmai – ištis,
lyg iš dangaus kas drąsintų balsu -
girdžiu: "Lietus plonom stiklinėm kojom
po visą sodą bėginėja..." Loja
naktį šunelis. Ir nebebaisu.

Tarytum brėkšta... Baigiasi naktis.
Aprimsta mintys ir lietaus ošimas.
Mirtis yra kvailiausias išrišimas, -
už uždangos nelaukia paslaptis.
Naktis ši buvo spąstai. Štai lietus
taip pat pasibaigė. Tad nieko naujo.
Lietus ir balsas – tiek gyvybės kraujo
gyvenus trisdešimt trejus metus.

Aidas Marčėnas, "Metai be žiogo", Vilnius: leidykla "Regnum", 1994.

Aidas Marčėnas

Rideau de pluie

C'est la mi-juin déjà, je parle.
Et ce que je veux dire, qu'importe.
Fenêtre noire. Il pleut sans cesse.
Je n'aime personne... Qu'importe.
« Te rappelles-tu... » Qu'importe, j'ai oublié,
on n'écrira rien en creusant dans le noir.
Tout est décidé. Et ce qui reste
rappelle un stupide jeu de masques.

Derrière le rideau commence l'hiver.
Fenêtres gelées, places enneigées.
Temps figé. Matin sans aurore.
Froid de la solitude. Solitude du froid.
Bars ivres et fausses amitiés.
Souffle de la mort, dettes infinies.
Grésillements d'allumettes : « Tu n'as pas de patrie. »
« Crois en Dieu, la misère prendra fin. »

Noir effrayant, nulle espérance,
pas d'épaule ni de voix consolantes,
fenêtre et pluie... Mais derrière la fenêtre un jardin.
Les gouttes frappent doucement... Et soudain,
comme un encouragement du ciel,
j'entends ces mots : « la pluie sur ses minces jambes de verre
traverse en courant le jardin... » Un chien
aboie dans la nuit. L'effroi a disparu.

Comme si le jour se levait... La nuit s'achève.
S'apaisent les pensées, le bruissement de la pluie.
Mort, stupide dénouement,
derrière le rideau n'attend aucun mystère.
La nuit était un piège. La pluie
s'est arrêtée elle aussi. Rien de nouveau.
Juste la voix et la pluie, le sang vital d'un homme
qui vit depuis trente-trois ans.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis

Aidas Marčėnas

Metai be žiogo

Šalta naktis. Bet dieną dar atšyla.
Greta mirtis, todėl gyvybė kaupias
prieš pirmą šalną. Vasara jau traukias, -
greit amžiną mirties – gyvybės bylą
išspęs ruduo. Laiškai neparašyti
sudegs. Taip parkuos deginami lapai.
Vienutėn iš vienutės – šie etapai.
Be žiogo – metai. Bandymai išgyti.

“Iš nervų visos. Tik viena – iš meilės.”
”Kas nemylėjo – tas ir negyveno.”
”Tremčių ir kryžių! Tautai reikia meno
suprantamo.” “Ką reiškia šitos eilės?”
Žiogeli, griežk. Nesigailėk kojelių!
Aš negirdžiu, bet gal išgirs koks glušas?
Rudens liūtis – blaivyklos šaltas dušas, -
išleis, ir eik neklausinėjęs kelio.

Nubusk ir melskis: “Tėve nebe mūsų,
neduok daugiau jiems duonos kasdieninės, -
pyrago duok.” Kasdien mažiau tėvynės.
Teliko himnas, o giesmė užduso.
Juokinga skūstis. Giedrą keičia lietūs,
tad saulės blyksniai skaudūs kaip patyčios.
Joks šventraštis neišaugins garstyčios, -
todėl esu. Ir tik todėl – poetas.

Todėl kiekvienas laiškas – paskutinis.
Išspautas vynas neraškytų vaisių.
Todėl esu. Ir tik todėl išeisiu
užrašęs turtą – rudenį auksinį.
Rugsėjo auksas – visos brangenybės.
Diena trumpyn, bet ir naktis trumpėja.
”Gimimo dienai dovanok man vėją.
Gimimo nakčiai – dar šiek tiek gyvybės.”

Aidas Marčėnas, "Metai be žiogo", Vilnius: leidykla "Regnum", 1994.

Aidas Marčėnas

Année sans sauterelle

Nuit froide. Douceur du jour.
La mort est proche, la vie s'accroche
avant la première gelée. L'été recule,
bientôt l'éternel procès de la mort et de la vie
sera jugé par l'automne. Les lettres non écrites
iront au feu. Ainsi brûlent les feuilles dans les parcs.
Cellule après cellule – peu à peu.
Année sans sauterelle. Essayons de guérir.

« Les maladies viennent toutes des nerfs. Sauf celle de l'amour. »
« Qui n'a jamais aimé n'a pas non plus vécu. »
« Exils et croix ! Au peuple il faut un art
intelligible. » « Que veulent dire ces vers ? »
Chante, petite sauterelle. Ne ménage pas tes pattes !
Moi je n'entends pas, peut-être quelque abruti ?
Il tombera une averse automnale, douche froide
du dégrisement. Continue ta route sans demander le chemin.

Réveille-toi et prie : « Toi qui n'es plus notre père,
ne leur donne plus leur pain quotidien,
donne-leur du gâteau. » Chaque jour un peu moins de patrie.
L'hymne est resté, mais le chant s'est essoufflé.
Geindre est ridicule. Le beau temps tourne à la pluie,
les reflets du soleil mordent comme une raillerie.
Un texte sacré n'a pas à produire de moutarde :
voilà pourquoi je suis poète.

Voilà pourquoi chaque lettre est la dernière.
Vin pressé des fruits non récoltés.
Voilà pourquoi je suis. Et pour cela seulement je partirai
faisant le legs de mes richesses, l'or de l'automne.
Or de septembre, tous mes joyaux.
Le jour raccourcit et la nuit aussi.
« Pour le jour de ma naissance offre-moi le vent.
Pour la nuit de ma naissance – encore un peu de vie. »

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis

Alvydas Šlepikas

Lopšinė motinai

vėl pakartok girdėtus žodžius
kaip vėjas kaip vėjas
kaip akmuo

skurdžioje lūšnoje vakarienė
spragsinčios malkos
sniegas
vilnonė skara ir
tylus akordeonas

jo dantys blykčioja tamsoje
krūpčioja tamsos išgąsdintas kūnas
vienintelis miegas mus skiria
vienintelis sniegas
mus jungia

pakartok man lopšinės žodžius
kaip vėjas kaip vėjas
kaip akmuo
kaip liepsnojantis akmuo
mama

tylintis kriauklės perlamutras
vienintelis žvilgsnis
vienintelė šypsena
kaip vėjas kaip vėjas
kaip tolima akmeninė
melodija
sauganti mus

Alvydas Šlepikas, "Tylos artėjantis: Eilėraščiai", Vilnius: LRS leidykla, 2003.

Alvydas Šlepikas

Berceuse pour une mère

répète les mots entendus si souvent
comme le vent comme le vent
comme la pierre

le souper dans l'humble chaumière
les bûches crépitantes
la neige
le châle de laine et
l'accordéon silencieux

ses touches blanches luisent dans le noir
effrayé le corps tressaille
seul le sommeil nous sépare
seule la neige nous réunit

répète-moi les mots de la berceuse
comme le vent comme le vent
comme la pierre
comme la pierre flamboyante
maman

la nacre silencieuse du coquillage
un seul regard
un seul sourire
comme le vent comme le vent
comme lointaine
mélodie de pierre
qui nous protège

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre et Liudmila Edel-Matuolis

Turinys

Lietuvos vardo kilmė ir pirmasis paminėjimas istoriniuose šaltiniuose

Zigmas Zinkevičius, kalbininkas, Vilniaus universiteto profesorius ir Lietuvos mokslų akademijos narys

Frankofoniškosios medicinos aukso amžius Vilniaus universitete

Philippe Edel, Prancūzijos-Lietuvos Asociacijos Vice-pirmininkas

Franko namas ir Vilniaus inteligentija XIX amžiaus pradžioje

Karolina Masiulytė-Paliulienė, aktorė, knygos Lietuvoje savininkė

Konstantinas Tyzenhauzas (1786-1853) bei Lietuvos ir Prancūzijos ornitologija

Piotr Daszkiewicz, mokslų daktaras, Nacionalinio gamtos istorijos muziejaus Paryžiuje kuratorius

Stanislovas Riauba, lietuvių liaudies menininko gyvenimas ir kūryba

Marija Kuodienė, meno istorikė, Vilnius

Lietuvos žydai prancūziškose knygose

Bibliografija su paaiškinimais

Aidas Marčėnas ir Alvydas Šlepikas, du šiuolaikiniai poetai

Eilėraščius atrinko bei pristatymą parengė Jean-Claude Lefebvre ir Eglė Kačkutė-Hagan ; vertė – Jean-Claude Lefebvre ir Liudmila Edel-Matuolis.

Aidas Marčėnas : Grįžtantis. Lietaus uždanga. Metai be žiogo.

Alvydas Šlepikas : Lopšinė motinai. Blunkanti freska. Variantas.

Summary

The origin of Lithuania's Name and its First Mention in Historical Sources

by Zigmantas Zinkevičius, linguist-historian, professor at the University of Vilnius and member of the Lithuanian Academy of Sciences

The Golden Age of Francophone Medicine at the University of Vilnius

by Philippe Edel, Vice-Chairman of France-Lithuania

The Frank House and Vilnius intelligentsia at the Beginning of the 19th century

by Caroline Paliulis, actress, book-shop owner in Lithuania

Konstanty Tyzenhauz (1786-1853) and Ornithology in Lithuania and in France

by Piotr Daszkiewicz, PhD, curator of the Museum of Natural History, Paris

Stanislovas Riauba: Life and Work of A Lithuanian Folk Artist

by Marija Kuodienė, art historian, Vilnius

French Books on Lithuanian Jews

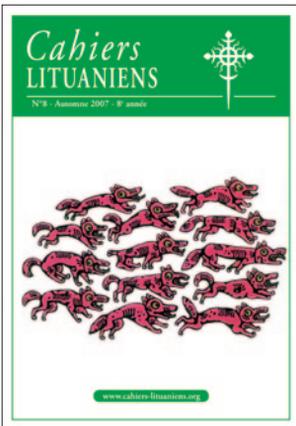
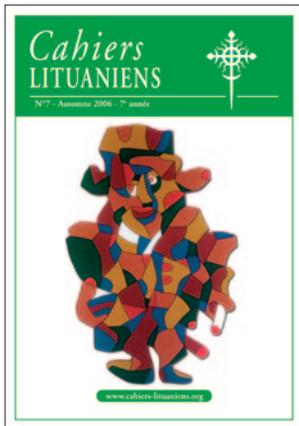
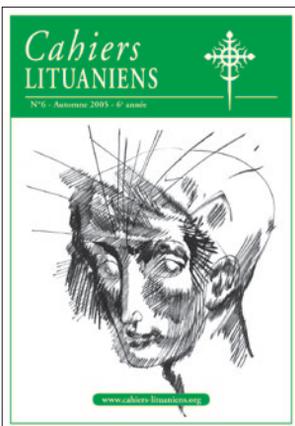
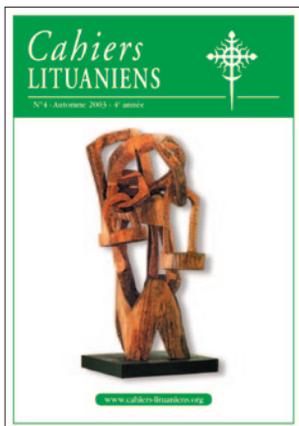
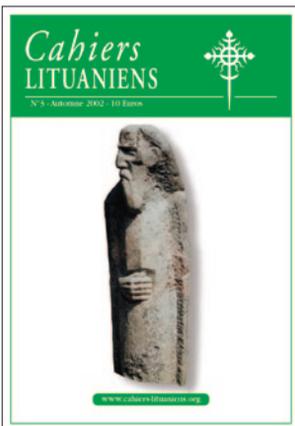
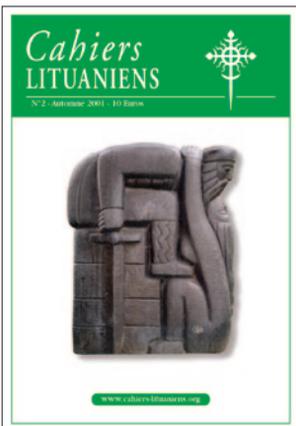
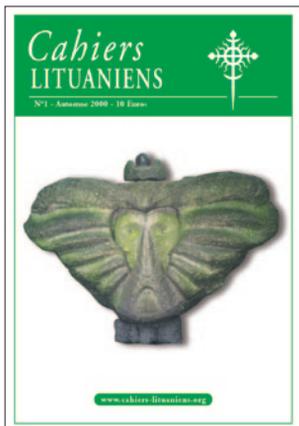
Commented bibliography

Aidas Marčėnas and Alvydas Šlepikas, Two Poets of Current Times

Poems selected and introduced by Jean-Claude Lefebvre and Eglė Kačkutė-Hagan; translated by Jean-Claude Lefebvre and Liudmila Edel-Matuolis.

Aidas Marčėnas : Grįžtantis / Home Comer. Lietaus uždanga / Rain Curtain.
Metai be žiogo / Year without Grasshopper

Alvydas Šlepikas : Lopšinė motinai / Lullaby for Mother. Blunkanti freska.
Variantas / Discoloured Fresco. Version



Publié avec le soutien de la

**FONDATION ROBERT
SCHUMAN**
L'EUROPE EN ACTIONS

<http://www.robert-schuman.org>

N° ISSN 1298-0021
N° ISBN 978-2-9521912-7-2

